

J.-M. AIMOT

**NOS
MITRAILLEUSES
N'ONT PAS TIRÉ**

*Journal d'une section de D. A. T.
de la Région Parisienne*

FÉVRIER-JUIN 1940

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENNELLE, 11

A *Alexandre HENGY,*

*en souvenir des
heures vécues
avec Menez.*

Son ami,

J.-M. AIMOT.

1

Le 24 février, le train omnibus de 19 h. 35 déposait en gare de Ballancourt un détachement de quelque trente bonshommes des vieilles classes, envoyés en renfort à la 6^e compagnie de D.A.T. de la Région Parisienne.

Parmi eux, quelques-uns avaient été déjà mobilisés au cours des premières semaines de la guerre, puis libérés par suite d'une erreur d'interprétation d'une circulaire ministérielle, mais la plupart étaient des « fascicules bleus » appelés pour la première fois. D'autres, une dizaine, des vétérans de la dernière.

Deux jours durant, ils étaient restés entre quatre murs d'une triste cour de la Caserne Noailles à Versailles. Les premiers arrivés avaient seulement eu tort de prendre au sérieux les prescriptions impératives de l'ordre de rappel : ils avaient attendu que les retardataires fussent là...

Tous droits réservés.

Copyright 1942, by Pasquelle Editeurs.

Les trois dernières heures avaient été les plus longues. Surtout pour le sergent du Centre mobilisateur, impatient d'expédier tous ses renforts le samedi soir, afin que la tranquillité de son dimanche ne fut pas compromise.

Ce brave garçon avait eu chaud.

Le renfort de la 6^e compagnie de D.A.T. ne devait pas compter moins de trente et un hommes. Impossible de constituer le détachement et de le mettre en route avant que ce chiffre ne fut atteint.

Un ou deux attardés risquaient ainsi de gâcher le dimanche de tout un centre mobilisateur... Tout un centre, soit un sergent occupé au rassemblement et un adjudant chargé de la distribution des feuilles de route aux chefs de détachements : deux sous-officiers de toute confiance. Les officiers du C. M., en s'abstenant de la moindre participation aux travaux d'incorporation, témoignaient assez qu'ils pouvaient se fier à ces deux-là.

Les grands froids de la semaine précédente étaient momentanément passés. Et les recrues, habillées à peu près convenablement, n'eussent été les képis rouges qui évoquaient les gravures et images d'Epinal après 1871, dont ils avaient été dotés, et les guenilles encore boueuses des campagnes de 1918 qu'ils avaient touchées en guise de bandes molletières, puis-

saient au fond de bidons, inlassablement renouvelés, la patience et les résignations nécessaires aux attentes sans espoir.

— Tu ne crois pas que si on collait en tôle tous ceux qui arrivent avec plus de six heures de retard, sans raison plausible, ça irait un peu mieux...

Un caporal venait de faire cette réflexion à l'un de ses camarades mobilisé en septembre, avec lui, dans un régiment régional de Paris. Mais l'autre lui chuchotait :

— Pas si fort, on t'écoute... Tu vas te faire repérer.

Après avoir vidé son quart, pour la sixième fois depuis midi, un gaillard à bedaine qui avait entendu, constata :

— Vaut mieux que t'aies pas eu de ficelles... Des gars comme toi, ce que ça pourrait faire c... l'homme...

Et l'attente s'était prolongée jusqu'à l'extrême limite. Le dernier train pour Juvisy, où l'on devait trouver la correspondance pour Ballancourt, quittait les Chantiers à 16 h. 30. A trois heures et demie il manquait encore deux hommes.

Enfin on vit le sergent qui guettait sous le porche se précipiter. Les deux derniers arrivaient. Fins saouls comme de juste.

En moins d'un quart d'heure ils étaient ha-

billés et la feuille de route remise au chef de détachement, un caporal, comptable pausien de son état, assez inquiet des hommes qui allaient suivre.

Mais le voyage s'était bien passé.

Dans l'auto-rail de Versailles à Juvisy, le groupe s'était contenté d'occuper les premières et de lancer de vigoureuses gaietés à des voyageuses indulgentes.

Et la petite heure d'attente à Juvisy n'avait provoqué aucune dislocation.

Tout au plus deux hommes de Corbeil avaient-ils demandés à emprunter un semi-direct qui leur permettrait de disposer d'une heure dans cette sous-préfecture. Ils avaient promis de rejoindre le train omnibus à 7 h. 15. Ils avaient tenu parole.

La troupe était au complet sur le quai de la gare de Ballancourt. Le chef de détachement venait de faire l'appel. Un soupir de soulagement avait répondu au dernier « Présent » ! Il se croyait tiré d'affaire. Les ennuis allaient commencer. Et c'est maintenant seulement qu'il devait courir le risque de voir son détachement se défaire.

Mais en quittant la gare déserte et sombre, pour traverser le passage à niveau après lequel commençait la route de Vert-le-Petit, siège du P. C. de la 6^e Cie, il ne doutait pas

que ses responsabilités fussent sur le point de passer en d'autres mains.

— On nous attend certainement. Peut-être même avec un camion...

Mais la route après le passage à niveau était déserte. Le vent froid qui se remettait à courber les arbres dans la nuit accueillit seul la petite troupe.

— On n'a encore jamais vu une gare sans bistrot, dit une voix.

La proximité de la poudrerie justifiait, il est vrai, une stricte observation des règles de la défense passive et nulle lueur ne filtrait dans l'obscurité complète de cette campagne, où, depuis quelques minutes, montait une brume glaciale des étangs voisins et de l'Essonne.

Dans l'indécision, on avait pourtant fait quelques pas, juste ce qu'il fallait, pour arriver au bureau de tabac et à l'hôtel de la gare, soigneusement calfeutrés et camouflés l'un et l'autre. Les tables des terrasses en un instant, étaient recouvertes de valises et de sacs, et les hommes se précipitaient dans les deux salles, s'installaient au comptoir.

Et l'attente recommença. On entendit sonner dans la campagne huit heures puis la demie.

Alors les impatiences s'exprimèrent :

— J'ai des parents à la Ferté Alais, dit l'un. Je vais y aller. Je reviendrai lundi.

Et d'autres :

— Nous reprenons le premier train pour Paris. Après demain matin on y verra clair !

Cependant, le chef de détachement, de plus en plus inquiet quant au succès de sa mission, s'était informé. Trois kilomètres nous séparaient de Vert-le-Petit.

— Mais, avait dit la buraliste, il n'y a qu'un bureau à Vert-le-Petit. Vous devriez plutôt voir à la direction de la Poudrerie...

— Le mieux serait de téléphoner, conseilla quelqu'un.

— C'est ça, téléphone et qu'on s'occupe de nous... Sinon on se taille !

Mais la direction de la Poudrerie n'avait pu que transmettre la communication au P. C. de la Compagnie, où le sous-officier de service avait promis d'avertir le capitaine :

— Vous dites un détachement de trente et un hommes. Depuis quinze jours on nous avait promis un renfort et nous attendions sans avoir jamais rien vu venir. Nous n'avions pas été prévenus de votre arrivée aujourd'hui.

En rapportant au groupe cette réponse, le chef de détachement obtint un nouveau crédit de patience.

— On se fout bien de notre gueule, dit une voix, et pour la croûte on va faire ballon...

Un long quart d'heure s'écoula encore avant que parussent les deux feux réglementaires d'une automobile qui franchissait le passage à niveau pour se ranger devant la gare.

Un instinct sûr avertit le chef de détachement qui se hâta. C'était effectivement le capitaine et son sergent chef.

Furieux, le capitaine.

— Ils n'en font jamais d'autres à Versailles.. Je n'étais point averti. Où sont les hommes ?

— Dans les cafés, mon capitaine.

— Bien, je vais les voir.

D'eux-mêmes, les hommes s'étaient rassemblés sur le bord de la route.

— On vous a bien mal reçu, mes amis, commença le capitaine. Je n'y suis pour rien, je n'avais pas été prévenu. On va essayer d'arranger ça et de réparer. Vous avez quinze cent mètres à faire, il est malheureusement trop tard pour avoir un car.

Et la colonne s'était formée derrière la voiture roulant au ralenti.

Le froid plus vif avait eu raison de la brume et une lune romantique brillait au-dessus des fins peupliers qui bordent les étangs après le pont de l'Essonne.

Lentement, chargée de paquets, de valises incommodes, la troupe avançait en rechignant et maugréant.

Mon sac à dos des beaux jours de camping ne m'avait jamais semblé plus agréable.

La petite caserne de la compagnie de garde à la Poudrerie était là, à gauche.

Il fallait encore patauger dans la cour, où la neige fondue mêlée à la boue recommençait à geler et le renfort se trouvait enfin réuni au réfectoire. Les yeux clignotaient à la lumière crue des ampoules électriques.

A nouveau le capitaine parlait :

— Je viens de demander au lieutenant de la compagnie du 215 de vous faire faire à manger. On est allé chercher de la paille. Vous pourrez, après avoir diné, dormir tranquilles jusqu'à demain matin. Nous ne ferons pas la répartition par sections avant huit heures.

Et sur le coup de onze heures, des cuisines de la caserne, arrivaient trois plats de beefsteaks, des poêles immenses de riz au gras, des cruches de vin en abondance et des boîtes de marmelade.

Alors toutes les mauvaises humeurs s'apaisaient.

— C'est un chic type, le pitaine...

— T'y fie pas trop, reprenait un autre, un

gars que j'ai vu au bistrot et qui partait en vingt-quatre heures m'a dit qu'il était service comme pas un.

— En tout cas il est régulier, concluait une voix faubourienne.

La viande cuite à point et baignant dans la sauce, les quarts de vins engloutis, la présence de l'officier surveillant la distribution de la nourriture faisaient oublier d'un coup les griefs de tout à l'heure.

Et la paille fraîche, étendue sans parcimonie dans le réfectoire voisin, achevait le rétablissement du moral.

« *La voix du capitaine inconnu qui toujours sauve.* »

Je m'endormis en évoquant ce passage d'un poème de guerre d'Apoollinaire, un poème qu'il avait lu lui-même, en 1917, le front ceint de bandelettes, le jour de la première représentation des *Mamelles de Tirésias*, sur la scène du Conservatoire René Maubel, à Montmartre.

« *La voix du capitaine inconnu qui toujours sauve.* »

II

Sept hommes s'acheminaient le lendemain vers Fontenay-le-Vicomte où cantonnait la

section. Un ancien, cultivateur de la classe 15 en instance de démobilisation, faisait le guide. Deux kilomètres parcourus il annonçait :

— Nous allons passer devant les positions.

Dans les champs dénudés on n'apercevait rien du bord de la route qui put déceler une occupation militaire.

Il fallait être à moins de cent mètres pour remarquer les fumées qui s'échappaient de trois tuyaux jaillis de tumulus de terre argileuse. A vingt mètres on distinguait enfin un système de tranchées et une pancarte avec cette inscription : « Terrain militaire, défense d'entrer ».

Nous y voici.

Une curiosité nous poussa à explorer.

Dans deux trous de un mètre de profondeur sur deux mètres cinquante de diamètre, recouvertes de grosses bâches vertes, les deux pièces, garanties de la pluie, étaient aussitôt complaisamment débâchées.

— T'auras le temps de les voir !

— Plus que tu ne voudras !

N'empêche, les « anciens » de moins de trente ans, faisaient à ces bleus de quarante et aux deux vétérans que nous avions parmi nous, les honneurs de leur matériel. L'acier bruni des mitrailleuses jumelées, pivotant sur leur tourelle, les canons obligeamment bra-

qués d'un preste coup de volant à quarante grades, vers le ciel ensoleillé d'un clément dimanche de février, avait bon aspect d'outil de guerre.

Je m'informai.

— Vous avez déjà tiré souvent ?

Un ricanement communicatif accueillit ma question et des haussements d'épaules pleins de pitié.

Le sous-officier, chef de poste, consentit à m'expliquer :

— Les avions sont, jusqu'à présent, toujours passés hors de notre portée.

Nos compagnons, moins intéressés à l'armement que mon camarade Adnette, expert comptable de banlieue mobilisé avec moi au début de la guerre, jetaient pendant ce temps un coup d'œil aux gourbis.

Des abris creusés en pleine terre, pour le couchage de douze hommes. Trois places et trois places, superposées de part et d'autre d'un étroit couloir de planches au bout duquel un petit poêle gorgé de charbon gras rougeoyait de son mieux.

C'était la source d'une des fumées aperçues tout à l'heure s'échappant de la terre.

Il faisait bien chaud dans l'abri, une chaleur fade qui exaltait la mauvaise odeur de la paille, où depuis six mois, des hommes pour

la plupart, foncièrement sales, dormaient chaque nuit.

— Un jour au cantonnement au village, un jour aux positions, expliquait le sergent. C'est monotone, on s'y fait.

Dans une sorte d'aboiement rauque qui était sa façon naturelle de parler, un des anciens de l'autre guerre, Nicot, constatait :

— Les tranchées de 40 valent celles de 17, pourvu qu'on y reste moins longtemps.

Mais déjà notre guide, pressé de regagner Fontenay, donnait le signal du départ :

— Vous aurez tout le temps à explorer les positions, le sergent adjoint au lieutenant nous attend au bureau.

Le clocher carré de Fontenay et une ligne de maisons apparaissaient à un kilomètre. De part et d'autre de la route des boqueteaux dépouillés rompaient la monotone des champs aux terres encore gelées.

Fontenay-le-Vicomte, village de trois cents âmes, à la croisée des routes de Corbeil à la Ferté-Alais et Arpajon est un fief de la famille de Loynes qui a gardé la mairie, la plupart des terres, des chasses et des pêches. Il y a l'église à l'entrée sud du village et le château à l'entrée nord. Quelque douze familles de cultivateurs, cinq ou six commerçants, autant d'artisans plus quelques ouvriers de la pou-

drerie, composent la population à laquelle est venue s'adjoindre, depuis avril 38, un petit nombre de réfugiés espagnols.

Le P. C. de la section était installé dans une villa de bonne apparence, presque en face d'uneasure sur laquelle un papier collé avertissait : « Cantonnement militaire, entrée interdite ».

Cinq ou six paillasses crasseuses, étroitement serrées dans une petite pièce de deux mètres cinquante sur trois : derrière le « réfectoire », salle de dimension double à côté d'une cuisine aussi exigüe composaient le rez-de-chaussée du cantonnement. Aux murs, étaient accrochés pêle-mêle, des cartouchières, des fusils Gras qui avaient vu le jour sous le coup de l'indignation suscitée par les Chassepots des armées de 1870, des masques à gaz dans leurs musettes, sur des planches au hasard, des plats où séchaient les sauces du dernier ragoût, des gamelles, des quarts et des assiettes sales ébréchées.

Dans un angle, un poêle ronflait très fort et exaltait les mauvaises odeurs mêlées du lieu, un des plus sombres taudis qui se puissent imaginer.

Quelques hommes sommeillaient sur les paillasses et une série de pets sonores accueillit notre entrée.

D'une voix aussi détachée que possible je m'informais auprès du guide :

— C'est ici que tu couches ?

— Non, j'ai une chambre au village.

— Tu crois que je pourrai en trouver une ?

— Ça sera dur, elles sont toutes prises.

Un détail pourtant était rassurant : impossible d'ajouter le moindre brin de paille dans cette étable. Alors où coucheraient les sept nouveaux ?

Mais si le rez-de-chaussée était complet, restait le grenier. Un grenier glacial avec deux trous de portes-fenêtres sans la moindre vitre. C'était là notre gîte.

Au bureau de la section, le sergent Lenoir, un beau garçon d'une vingtaine d'année, nous attendait en jetant d'énormes bûches dans la cheminée où flambait un feu réconfortant.

Il procédait aussitôt aux inscriptions, le secrétaire, un petit juif bigle étant ce jour en permission.

— Vous êtes journaliste... Le lieutenant qui rentrera demain connaît beaucoup de journalistes. C'est un ancien éditeur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Arthur Rignot.

Je dus avouer à ma confusion que ce nom ne me disait rien, ce qui ne manqua pas d'éveiller une arrière-pensée soupçonneuse

chez mon interlocuteur, sans même peut-être qu'il s'en rendit compte.

III

— C'est ma faute, pensais-je en rejoignant le gourbi du téléphone où, depuis quinze jours, j'avais déjà passé de longues heures de solitude pleine et sans ennui.

Tous mes efforts pour me faire accepter des hommes de la section avaient échoué jusqu'à présent et un incident pénible venait d'éclater.

Des pissenlits avaient été cueillis dans les champs voisins des positions et un énorme plat de salade, fort bien assaisonné, complétait l'ordinaire.

Je me hâtais de manger pour aller relever le camarade de garde au téléphone mais j'espérais une assiettée de salade.

Comme je n'avais pas participé à sa cueillette, je ne voulais pas me servir le premier.

Aussi bien le plat était-il sous la garde vigilante du jeune télémètreur Mousset, un grand bougre de coiffeur banlieusard, gueulard comme pas un, échaudé à la suite des grèves de 37 et franchement dégoûté des militants du syndicat.

Ce garçon me plaisait plutôt pour la brutalité de ses répliques et sa façon directe de dire les choses.

Mais je savais aussi que pour sa part, il n'avait certainement pas à mon égard la même bienveillance. Ce que je n'allais d'ailleurs pas tarder à apprendre avec une parfaite clarté.

Mousset précisément commençait à se servir. Et fort copieusement. Puis il passait le plat à son voisin.

Je crus que mon tour allait venir.

Mais comme le plat après avoir passé de main en main allait arriver jusqu'à moi, Mousset, d'un geste impératif, se le fit repasser. Il remplit à nouveau son assiette et reposa tranquillement le plat devant lui, sous sa garde.

Je me levai alors pour retourner au téléphone et passant devant lui, pour en avoir le cœur net je demandai pourquoi je n'avais pas droit aux pissenlits.

— Cette salade a été apportée par Clodion et si on ne vous en offre pas c'est parce que vous êtes antipathique à tout le monde.

On peut goûter la joie de déplaire lorsqu'on a cherché à déplaire. Rien n'est plus attristant et déprimant que d'avoir tout fait et

tout supporté pour se concilier des hommes et d'y échouer aussi lamentablement.

— Une chose est sûre, me répétais-je, il ne s'agit pas de trouver le monde mal fait, c'est ta faute. C'est bien évident. Pourtant tu voulais plaire... Tu as bien réussi...

Dans le gourbi du téléphone où il faisait déjà sombre j'allumai la petite lampe à pétrole au pied cassé, piqué dans une plaque de bois, ranimai le feu dans la cloche de fonte, et tandis que mon camarade Menez préparait sa gamelle et son quart dans sa musette, je lui racontai l'incident.

— Te frappes pas vieux, il y a plus de six mois que je les connais, ils m'ont fait toutes les vacheries parce que je ne me saoule pas avec eux. Ça se tassera.

Et comme ce garçon, plusieurs fois déjà, avait eu l'occasion de me manifester de bons sentiments, je me laissai aller.

— Bien sûr, je m'en fous ! Mais ça m'a tout de même fait de la peine.

Menez après m'avoir réconforté d'une amicale claqué dans le dos s'éloignait sur le petit sentier de caillebotis en haussant les épaules.

Demeuré seul, dans mon abri souterrain je continuai à rechercher la bonne explication de mon échec :

— En premier lieu, il est sûr, me disais-je, que cette réaction n'était nullement fatale. Pendant les premières semaines de la guerre, tout mon groupe de la 22^e compagnie, onze *bonhommes*, somme toute peu différents de ceux-ci, étaient avec moi en pleine confiance. Bien mieux, j'obtenais d'eux des gentillesse assez surprenantes. C'était Bourier, qui le soir mettait dans ma gamelle les fruits du dessert afin que je les trouve le matin. Le même et le boueux Petitjean qui avaient demandé à rester dans mon groupe lorsqu'au hasard d'une nouvelle organisation de la compagnie, ils avaient été inscrits à un autre.

Alors ? Cette confiance instinctive que j'avais su gagner en septembre, pourquoi ne l'obtenais-je pas cette fois-ci ?

Et par l'examen méthodique des différents éléments de comparaison, je remarquai, en premier lieu, que j'étais arrivé à Fontenay dans une cellule déjà organisée ; au contraire, en septembre, dans nos cantonnements parisiens, il m'avait été facile d'imprimer une certaine marque à la constitution de l'unité. Il est plus facile de faire prendre des habitudes nouvelles que de changer celles qui ont été adoptées. Chacun avait pu s'accoutumer à des bizarreries, qui dans ce milieu bien formé, hostile par nature à tout change-

ment devaient heurter les uns et les autres.

Je n'ai pourtant pas tort de croire qu'il est ahurissant de discuter un quart d'heure pour obtenir le départ de quatre hommes à la corvée de bois ! Et pas davantage de penser que si le cantonnement était inspecté de temps à autre, il ressemblerait moins à une pouillerie de la zone. Et que les saouleries quotidiennes et les querelles bruyantes qui en découlent ne sont pas davantage indispensables.

— Tu as tort d'exprimer ton étonnement en voyant un sous-officier accomplir lui-même le travail vainement commandé aux hommes de son groupe. Tu as tort de rêver l'armée autre qu'elle n'est, tu as tort d'être caporal et de vouloir réformer une section.

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'entendis frapper à la porte et vis entrer, comme pour confirmer la première de ces constatations, un des hommes du renfort de février arrivé avec moi de Versailles à Fontenay. Il venait sans motif, me témoigner par sa seule présence qu'il ne partageait pas l'opinion sans nuance de Mousset.

Et comme deux autres avaient eu la même pensée, trois hommes m'assuraient maintenant qu'ils regrettaient l'incident et qu'ils n'avaient, pour leur part, jamais dit un mot qui autorisât Mousset à parler en leur nom.

IV

Je ne devais pourtant pas demeurer fidèle à ma sage résolution de ne pas essayer de réformer la section et l'hostilité de la majorité s'en trouva d'un coup, pour une bonne semaine, portée à son point culminant.

Le lieutenant Rignot, un combattant d'infanterie de l'autre guerre, d'humeur aimable, sceptique et très averti des tares du commandement, m'avait placé dans le groupe d'un sous-officier tête brûlée, volontaire pour l'infanterie de l'air et ancien milicien des brigades internationales en Espagne.

Adrien Robinat, c'était son nom, quoique de caractère assez renfermée, n'avait pourtant pas tardé à m'avouer sa déception de l'aventure espagnole.

J'avais su accueillir sa confiance et de jour en jour sa confiance en moi se fortifiait et s'exprimait plus librement.

Robinat se saoulaît tout comme un autre, avec plus de fantaisie même, et son ivresse, plus complète et moins contrôlée, l'incitait à des hardiesses périlleuses.

J'en avais déjà depuis plusieurs jours compris le danger, lorsqu'un soir, éclata une violente querelle.

Sans autre raison que l'obscur exigence de l'ivresse qui révèle les sentiments profonds des simples, Bonfrère avait lancé à bout d'arguments :

— Et puis tous les sous-off, je les enc...

Robinat avait répliqué sur le même ton, puis peu soucieux d'assister au développement de cette scène j'avais rejoint l'abri du téléphone et sa précieuse solitude, après une partie de jacquet avec Menez.

La nuit avait été paisible. Nulle sonnerie ne m'avait réveillé et c'est seulement par des conversations que je devais apprendre les incidents de la nuit et leur suite.

— Il était bien bourré, hier, Bonfrère !

— Et le serpette, tu crois qu'il n'avait pas son compte ?...

— Pour sûr, il n'aurait pas sans ça parié que Bonfrère tirerait.

— Et c'est lui qui est allé chercher le fusil !

Sans questionner directement qui que ce fut, j'appris ainsi que, vers dix heures du soir, Bonfrère avait parié de tirer sur un civil qui passait à bicyclette, avec un vieux fusil Gras transformé en arme de chasse.

Il n'avait atteint personne mais un vif échange d'injures avait suivi.

Après quoi une longue nuit de sommeil avait dessaoulé les uns et les autres.

On aurait pu espérer que l'affaire en resterait là. Mais, soit que le sous-officier de renfort avec le 2^e groupe aux positions eût parlé, soit que le cycliste se fut plaint effectivement, dès le matin, le lieutenant Rignot demandait un rapport à Robinat sur les événements.

Bonfrère, à jeun, comprit aisément que si la vérité toute crue était avouée il en résulterait pour le sergent, une suite d'ennuis très graves et il convint d'affirmer que Robinat l'avait laissé tirer sans le punir.

Quatre jours d'arrêts étaient infligés au sous-officier et quatre jours de consigne au soldat.

— Mais je ne sais si l'affaire en restera là, avait averti le lieutenant, car j'ai du transmettre la punition au capitaine.

Depuis quelques jours, Rignot avait pris l'habitude de venir bavarder une heure et quefois plus au poste téléphonique et c'est lui-même qui devait m'apprendre, deux ou trois jours plus tard, qu'à l'échelon de Villeneuve-Saint-Georges, P. C. du bataillon, les punitions devenaient déjà quinze jours d'arrêts et de prison.

Bientôt on apprenait que de nouveaux rapports étaient exigés des échelons supérieurs. De repos au village, notre groupe recevait un

jour, à la soupe du matin, la visite du lieutenant qui nous demandait :

— Que pensez-vous de Bonfrère ? Il est un peu tout fou...

Et chacun avait confirmé en précisant qu'il était saoul.

— Ce ne serait pas une circonstance atténuante que de l'écrire, avait répondu Rignot.

Puis celui-ci m'avait pris à part pour me parler de Robinat :

— Qu'en pensez-vous ?

— Un brave type, capable du meilleur et du pire, faible, impulsif, lui aussi était saoul. S'il y avait eu ce jour-là, moins de laissez-passer pour aller remplir les bidons à Fontenay il est probable que l'incident ne se serait point produit.

Le lieutenant avait fait un geste fataliste.

Cependant, de Villeneuve à Châtillon où siégeait le colonel, de Châtillon à la caserne du Prince Eugène où trônait l'Etat-Major de la défense anti-aérienne de Paris, les punitions avaient été si judicieusement révisées que Bonfrère récoltait soixante jours de prison et que Robinat était rétrogradé.

— Vous êtes bien avec Robinat, m'avait dit alors le chef de section, remontez-lui le moral. Qu'il évite les blagues avant son changement d'unité. Faites pour le mieux.

Puis, comme je m'étonnais de la sévérité de la sanction le lieutenant reprit :

— Ça n'a été qu'un prétexte.

J'appris ainsi que les appréciations des livrets matricules retardaient de deux à trois ans...

Jusqu'à son départ, je ne quittai pas une heure Robinat au cours de sa dernière journée à Fontenay, et j'ajoutai, aux paroles amicales, un billet de cinquante francs qu'il pourrait me renvoyer lorsque ça ne le gênerait pas.

Cet incident était à peu près oublié quand un propos singulièrement insistant du sergent Lenoir, m'en rappela le souvenir.

Les yeux à demi brouillés par une ivresse convenable, Lenoir venait d'apostropher un petit groupe où j'étais :

— Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre ? Il y en a parmi nous qui trouvent que les soldats boivent trop de vin ! Quelqu'un s'est plaint au lieutenant des laissez-passer signés pour aller au village chercher du vin.

Comme tous les hommes devaient être plus ou moins dans la confiance, ils n'attachèrent que peu d'importance à cette redite.

Mais, Lenoir, de plus en plus peiné, commentait en me jetant un regard noyé d'ivrogne bien élevé :

— C'est le lieutenant lui-même qui me l'a dit. Je voudrais que celui qui a fait ça se fasse connaître, le lieutenant ne m'a pas dit son nom. (Il me regardait avec une insistance malingre). Et puis, pourquoi ne m'avoir pas parlé d'abord ? Je suis adjoint au chef de section... Je fais tout ce que je peux pour tout le monde. Mais je n'aime pas qu'on passe par-dessus ma tête.

Je ne jugeais pas utile d'éclaircir à l'instant ce propos.

Il devait être encore renouvelé deux ou trois fois, avant qu'éclatât enfin la scène décisive qui allait plus de six semaines après mon arrivée, me permettre d'être accepté par l'ensemble de ces hommes avec qui, vaille que vaille, je devais vivre.

Jamais Lenoir, quelles que fussent ses variantes, n'avait modifié le thème général de son accusation.

Mais plus les hommes sont élémentaires, moins il est facile d'obtenir d'eux une explication franche.

C'est par le rebondissement d'un autre incident, tout minime, que je pus obtenir le moyen de répondre à Lenoir sans qu'il se dérobat, comme je le craignais, en m'assurant qu'il n'avait jamais voulu me mettre en cause.

Nous avions à la section depuis un mois, un

Périgourdin, amateur de bel canto et de vin rouge — il pouvait en boire sept à huit litres chaque jour je présume — venu tout droit d'un sanatorium de tuberculeux où il avait passé les six premiers mois de la guerre.

Il avait commencé par essayer de m'étourdir de lourdes flatteries, et, m'estimant sans doute rebelle à ce traitement, généralement si efficace il n'avait pas manqué de me chercher querelle, ce qui fut facilité par son utilisation théorique au téléphone.

— Lignac ne peut pas coucher aux positions, avait dit le capitaine au lieutenant, il est absurde de nous donner des hommes dans cet état. Le médecin n'y peut rien, utilisez-le dans la journée au téléphone.

Mais Lignac assurait qu'il deviendrait fou à demeurer dans le trou souterrain du téléphone et comme il ne me déplaisait pas, tout au contraire, d'y passer mes journées de garde, je l'avais complaisamment laissé se dérober. Il suffisait qu'il participât aux relèves à l'heure de la soupe.

Et comme je venais le remplacer, il m'accueillit ce jour-là par des injures :

— Alors, il n'y a plus moyen ! On commence à en avoir marre des caïds. Y a pas plus de caïds que de beurre au c...

J'avais expédié la pitance de l'ordinaire en

un peu moins d'une demi-heure, et j'étais pour ma part habitué lorsque j'allais déjeuner en second, à des attentes deux fois plus longues.

Je haussai les épaules et manifestai une complète indifférence, ce qui redoubla son excitation.

— Et puis on en a marre des mouchards...

Je saisis alors le braillard par le col de sa longue tunique d'aviateur rapportée de l'hôpital, et d'un certain ton qui produit fréquemment son effet en pareil cas je lui ordonnai :

— Tu vas retirer ça et tout de suite et t'expliquer.

J'avancai la tête devant les poings de mon furieux qui, interloqué, demeura un instant silencieux, me lança un regard hésitant et louche, puis continua :

— Je veux bien retirer mouchard mais c'est toujours toi qui t'es plaint au lieutenant de ce qu'on buvait trop de vin !

Très calme et satisfait de ce dénouement, je répondis :

— Lenoir sera de service cet après-midi, tu pourras venir assister à l'entretien que j'aurai avec lui et prévenir tous ceux que ça intéressera, ils ne seront pas de trop.

Lenoir faisait une belotte au réfectoire, baraque en tôle ondulée à l'orée d'un petit bois, lorsque je vins m'excuser de le déranger.

— Lignac m'assure que vous lui avez dit que c'était moi qui m'étais plaint de ce qu'on buvait trop de vin aux positions

— C'est le lieutenant qui me l'a dit, affirma alors Lenoir en levant les yeux sur moi.

— Voulez-vous, si le lieutenant est encore ici, (il devait partir en permission le jour même), lui demander devant moi, si j'ai fait autre chose que de plaider pour Robinat lorsqu'il m'a interrogé ? J'ai dit que l'affaire Bonfrère ne se serait jamais produite si on avait moins bu ce jour-là. C'est toujours mon avis et je ne crains pas de le répéter.

« Vous avez tous entendu, — car le réfectoire était rempli, — je n'ai pas deux manières de parler, ce que je viens de vous dire je peux le répéter devant le lieutenant et je ne crains pas qu'il me donne un démenti.

« Lignac, ce matin, a eu raison de retirer le mot mouchard, qu'il avait employé un peu légèrement. Ce que j'ai à dire, je le dis en face. J'en connais qui ne pourraient pas en dire autant ».

Lenoir qui ne pouvait sans doute pas s'avouer vaincu à si peu de frais, avec une insistance doucereuse plaidait la cause du vin.

— Le pinard, c'est ici une consolation... Il faut comprendre... Et puis il a déjà gagné la guerre une fois !

— Lenoir, j'aime le vin comme un autre. Si vous préférez, je dirai seulement qu'il ne faut pas boire trois verres quand on n'en peut tenir que deux !

Il y eut des rires et quelques approbations. Et quelqu'un me proposa :

— Tout ça, c'est fini, envoie chercher un bidon et on va tous trinquer.

J'acquiesçai. Ma paix était faite, je pus désormais vivre à ma guise sans provoquer de commentaires désobligeants.

V

— Tu aimes le lièvre ?

— Dis-le que tu l'aimes, le lièvre ! Et je vais t'en chercher un... Comme celui d'hier. Une bête de treize livres !

Fin braconnier, Lignac avait rapporté la veille une pièce de neuf livres. C'était le début d'une série impressionnante. Il n'était d'ailleurs pas seul à braconner sur les chasses du comte de Loynes.

Menez tendait lui aussi des collets et il m'avait déjà appris à reconnaître une coulée sur la terre dure.

— Tu vois les bouts de tiges de blé fauchées sont piétinées sur trente centimètres de lar-

geur, le lièvre gagnera toujours son gîte par ce chemin. Que le collet soit bien en place, au beau milieu, il se prendra le cou dans le nœud et tous ses efforts pour se dégager ne feront que l'étrangler un peu plus.

Et il m'avait démontré sur le poignet le fonctionnement de l'engin.

Mais toute l'habileté de Menez ne lui valait que jalousie car ce garçon qui avait fait venir sa femme et ses deux enfants à Fontenay, destinait sa chasse à la table familiale.

Son habileté était exceptionnelle et j'ai eu pour lui une des plus vives admirations de ma vie.

Il façonnait des meubles, ébranchait des troncs, creusait au fer rouge des tuyaux de pipes dans des branches de merisier, réparait tout et solidement avec une aisance qui passait de bien loin l'ordinaire savoir faire des bricoleurs.

*
**

L'inquiétude pourtant croissait dans la section. Les circulaires ministérielles sur l'utilisation obligatoire des hommes de la première réserve dans la zone des armées étaient demeurées lettre morte.

Mais l'effectif comptait maintenant une moitié de réservistes des vieilles classes, de nou-

veaux renforts étaient annoncés et parut enfin une note stipulant que tous les transferts de la zone de l'intérieur vers la zone des armées devaient opérés pour le 15 avril.

Belle occasion de noyer le chagrin du départ dans un flot de vin rouge. On n'y manqua pas. Et chaque soir, au cantonnement comme aux positions, les trois quarts de l'effectif étaient copieusement saouls.

De temps à autre, le lieutenant Rignot croyait utile de reconforter ceux qui devaient partir.

— Vous savez, à l'heure actuelle, on ne risque pas plus dans la zone des armées qu'à l'intérieur et depuis octobre, le front lui-même, aux points les plus actifs est ce que nous appelions en 1915, un secteur de repos.

— Si bien qu'il n'y a guère de raison pour que cela finisse, lui dis-je un jour.

— Peut-être, mais ça n'est pas sûr. L'expérience de la dernière guerre a montré que notre armée avait toujours dû s'adapter aux techniques de l'ennemi. Je serais bien surpris qu'il en allât autrement cette fois-ci. Les Allemands ont toujours su renouveler l'art de la guerre.

Puis comme nous étions maintenant seuls dans l'abri, porte close battue de sombres rafales de pluie qui le faisait hésiter à rentrer

à Fontenay avant le passage de la voiture de liaison, Rignot poursuivit :

— La ligne Maginot même, je crains qu'on ne s'illusionne sur ses vertus. Qu'elle soit franchie sur un point ou un autre ne me paraît nullement une hypothèse à écarter. La guerre ne serait d'ailleurs pas perdue pour cela. Mais on a bien tort de croire que la sécurité de cet hiver est acquise pour la durée de la guerre.

— Ce serait alors bien grave, car on s'est accoutumé à cette absence de risques et le réveil serait dur.

— Pourtant, avec les Etats-Majors que nous avons aux échelons intermédiaires, ceux que je connais, dont je dépends, il me semble impossible que nous n'ayons quelques ennuis un jour ou l'autre.

Je mettais, sur le compte d'un préjugé de dilettante, lecteur de *l'Œuvre* et qui aimait à répéter le mot de Clemenceau : « La guerre est une affaire bien trop sérieuse pour qu'on en confie la direction à des militaires », ce jugement sévère sur la valeur du commandement.

Mais il continuait .

— Notre matériel, vous l'avez bien étudié depuis que vous êtes là, il est à mon avis déjà périmé. Ces mitrailleuses étaient bonnes quand la vitesse des avions ne dépassait pas quatre cents kilomètres. Aujourd'hui je suis

moins sûr qu'on puisse jamais s'en servir utilement.

« Au reste, vous irez bientôt au stage et vous en connaîtrez plus que moi sur le matériel... »

Là-dessus Menez était arrivé, j'avais servi le café bouillant gardé dans mon thermos, et tandis que je le versais dans les quarts, le lieutenant s'adressait à mon camarade :

— Il y aura du travail pour vous demain. Les appareils et les fils téléphoniques qui doivent relier les positions au bureau de la section sont arrivés. Il faudra les installer. Vous prendrez deux hommes pour vous aider.

Et avec un sourire qui illustrait la fin de la conversation :

— Il y a seulement six mois qu'on nous les a promis... Et nous allons encore recevoir des baraques pour installer le cantonnement et le groupe de repos aux positions. Nous recevrons bien l'ordre de changer de place lorsqu'elles seront montées... car depuis octobre il est décidé que l'emplacement des pièces sera changé.

« Mais c'est un de ces messieurs de l'Etat-Major qui doit venir et donner son agrément. Nous attendons. Nous attendons patiemment ».

A cet instant, l'homme de garde arrivait en courant sous la pluie.

— Mon lieutenant, la voiture de liaison est arrivée.

Absorbant alors d'un trait son reste de café, Rignot nous laissait Menez et moi dans l'abri où ronflait le poêle, devant la lampe et le jeu de jacquet.

A huit heures, selon l'habitude Menez me laissait seul et je me mettais à mon courrier. Cette occupation précédait la lecture d'un texte allemand, ce soir-là quelques scènes de la *Mina von Barhelm*, de Lessing, et la soirée s'achevait comme d'autres devant un roman policier, après quoi, le poêle gorgé de charbon, je m'allongeais sur la paille où je ne tardais pas à m'endormir au bruit du vent et de la pluie qui crépitait sur la tôle ondulée du l'abri.

Au cours de cette période, une nuit sur deux, j'étais réveillé par la sonnerie du téléphone.

— Allo, ici Fontenay.

— D.C.A. à vos postes.

Ouvrant alors la porte qui donnait sur la tranchée transformée en fondrière, j'agitais une petite sonnette qui avait dû faire son service sur une table à manger de petits bourgeois.

L'homme de garde réveillait le chef de poste puis les hommes et, cinq minutes plus tard, les équipes étaient en place à chacune des mitrailleuses.

Il ne m'était pas encore venu à l'esprit qu'il aurait fallu une chance hypothétique bien ex-

traordinaire pour que nos pièces eussent à tirer en cette circonstance.

Mais les appels téléphoniques se succédaient et j'avais la charge de les consigner sur un vaste registre.

1 h. 15, deux avions douteux.

Distance, 115; altitude haute.

Position, 75; direction, 350,

toutes indications, sans doute fort utiles à nos camarades artilleurs mais strictement sans objet pour nous puisque les corrections nécessaires au bon fonctionnement de notre pièce devaient être faites à vue.

Sans compter qu'il était matériellement impossible, faute de lumière, d'éclairer l'une ou l'autre de nos machines.

Deux piles de rechange réclamées en septembre, manquaient depuis le premier jour de la guerre...

Et la veillée dans la nuit glaciale se prolongeait parfois deux heures. Deux heures marquées par des communications téléphoniques sans conséquence :

— La chasse du secteur B a décollé.

— La chasse a atterri.

Il arrivait aussi que les batteries de D.C.A. se missent à tirer. D'autres fois lorsqu'on entendait le bourdonnement des moteurs, les pro-

jecteurs fouillaient le ciel. La canonnade redoublait.

Le jour suivant, les paysans ramassaient dans la campagne des tracts ou des cartes postales qui passaient de main en main. Puis, généralement avec un retard de plusieurs heures, les gendarmes enfin venaient s'informer des imprimés lancés par les visiteurs de la nuit.

VI

Les événements politiques cependant soulevaient assez peu de passion. Le remplacement de Daladier par Paul Reynaud n'avait entraîné aucun commentaire, sinon celui de Couturier, qui non sans vigueur, avait ponctué un soir au cantonnement une allocution radiodiffusée du ministre à la belle jactance :

— Ordure, disait Couturier, tu ferais mieux de donner des allocations à nos gosses.

Mais cette préoccupation n'était guère celle qui hantait l'esprit des autres, et pour cause.

Avec trois enfants vivants, Couturier était seul à avoir eu une famille nombreuse.

Les jeunes s'affirmaient célibataire de vocation. Les vieux de l'autre guerre avaient eu un ou deux enfants.

— J'ai fait la dernière, remarquait l'un d'eux, et mon fils vient de monter en lignes. Si c'est pas malheureux ! Elever un enfant pour ça...

Et Pallut, un tonitruant mécanicien aux yeux de lapin russe philosophait :

— Des gosses, moi je peux me marier, j'en veux pas. Pour faire des malheureux !

Pour l'heure, il noyait son malheur dans un petit verre lorsque Couturier survint au café-tabac un énorme colis entre les mains.

— C'est ma marraine qui m'envoie ça.

Et de déballer la caisse qui ne contenait pas moins de cinq boîtes de pâtés et jambon, trois pots de confitures, un saucisson, des sardines, des biscuits et quantité d'autres victuailles sans oublier un flacon de fine.

— Elle est quand même rudement chic !

— Tu parles !

— Ah ! cette fois il faudra que je lui écrive. Mais elle m'en veut pas si j'écris pas...

Innocemment je m'informai :

— Je ne sais pas qui t'a procuré cette marraine mais il a eu la main heureuse.

Alors Couturier avec un petit clignement d'œil m'expliqua :

— Faut te dire, c'est une Belge de cinquante-cinq ans. J'avais travaillé pour elle il y a deux ans dans le Nord. J'étais sans femme et un soir

nous avons rigolé... Ça a fini au lit. Depuis elle vient me voir tous les mois à Paris et toujours elle apporte quelque chose pour les enfants... C'est une brave femme, elle nous aide bien. Et sérieuse :

« Surtout qu'elle me dit fais jamais de bêtises... N'oublie pas que tu as une femme et des enfants ».

Et Couturier ouvrant une boîte de pâté commanda un litre de rouge.

*
**

Une première fois les permissions furent supprimées. C'était lorsque M. Paul Reynaud eut décidé de « couper la route du fer ».

Au retour d'une permission de vingt-quatre heures, devant le comptoir du tabac de la gare de Ballancourt, j'appris, par la radio du matin l'exploit du gouvernement décidé à poursuivre la guerre « avec une énergie accrue », comme on disait à l'époque.

Une demi-heure plus tard, je me retrouvais aux positions dans l'abri du téléphone.

— Les hommes jusqu'à la classe 32 vont partir.

Une sourde inquiétude se propageait. La peur du danger inconnu, et c'était bien naturel, l'horreur avouée du risque, ce qui était

plus fâcheux pour des soldats, composaient un moral plutôt médiocre.

Et lorsque le vin avait coulé à flots des bidons indéfiniment renouvelés, n'étaient point rares les propos sentencieux de cette farine :

— Travailler pour les Fritz ou pour un patron, c'est du pareil au même.

— Pourvu que je ramène ma peau j'aurai gagné la guerre.

Mais jusqu'à présent ces propos demeuraient sur le plan des idées générales. Ils n'avaient en aucune façon modifier le comportement d'une troupe éloignée de tout péril.

Ce fut une heure après l'annonce radiophonique de l'action franco-anglaise qu'on devait apprendre, par des émissions spéciales, les débarquements allemands en Norvège et au Danemark.

— On ne va plus faire de vieux os ici, disait l'un.

— Merde ! La Norvège, un bled pour crever...

— C'est un beau pays tu sais. Je connais la Suède, la Norvège c'est encore plus chouette.

Mais l'aventure était pour tous, y compris les plus jeunes, sans prestige.

— Les plus chouettes pays c'est ceux où je peux aller le dimanche avec ma Julie !

C'était Desfossés, un drôle de petit marlou, au répertoire prodigieux. Il avait un choix de

chansons de tapettes de tout premier ordre et sa façon de lancer :

J'ai visité la terre Jaune

J'en suis pas plus fier pour ça (bis).

lui aurait assuré un succès comparable à celui de tous les spécialistes lancés par les cabarets de Montparnasse aux environs de 1920. Il avait le tort d'être venu vingt ans trop tard.

Une tyrolienne fort bien venue roula d'un bout à l'autre des positions éveillant un vague écho à la lisière du petit bois.

— Tiens, c'est Michou qu'a le cafard ! Quand il chante c'est que ça ne va pas.

D'heure en heure, les informations se succédaient, implacables.

Oslo occupé, le Danemark conquis en moins de six heures, toute la côte norvégienne, jusqu'au cercle polaire, aux mains de l'ennemi...

Comme elle apparaissait dérisoire la si tranchante affirmation du ministre : « la route du fer est coupée ! »

— L'ennui devais-je dire à Rignot, c'est que la route du fer, aux mois d'été, c'est la Baltique. La Baltique plus chaude en juin que nos plages de la Méditerranée. M. Reynaud qui a voyagé ne devrait pas l'ignorer. Il est vrai que c'est plus fréquemment à Mexico qu'à Narvik et Luléa.

Et le lieutenant avait fait un geste fataliste et résumé la situation :

— Cette fois, je crois que nous entrons dans la guerre. Si je ne m'abuse les événements vont aller vite.

VII

Le départ des hommes de la première réserve avait été fixé au 23 avril et, une semaine avant cette date, la section ne dessaoûlait plus guère.

Les trois ou quatre qui allaient partir, pour oublier ; les suivants du prochain départ par sympathie, et les autres pour n'être pas en reste.

— Tu comprends, me disait Couturier, avec l'insistance affectueuse de l'ivrogne, un pernilard c'est bon... On m'offre un pernilard... J'offre un pernilard. Ça fait deux. Un copain arrive, suis-moi bien, ça fait encore deux pernilards. Ce soir j'en suis à huit.

— Non, mon tout petit, rectifiait Lignac, à neuf...

— Alors, après ça, on a soif, tu comprends bien...

Et le petit groupe vociférant des chansons, sortait des gourbis où ils n'étaient décidément plus possible de dormir.

— N'oublie pas que tu me relèves à onze

heures, rappelait Couturier à Desfossés ; l'autre nuit, j'ai fait une heure de rab.

— T'en fais donc pas, t'es aussi bien au bord de la route que sur ta paillasse. Avant-hier la Torpille a passé une heure dans le fossé avec moi et m'a filé un paquet de bleu et une thune.

— Et la vérole par dessus le marché, dit une voix.

Méprisant, Desfossés rectifia :

— Une sœur qui lâche des sous c'est toujours une sœur.

A quarante-huit heures du départ survint le contre-ordre. Il fallait surseoir. Les jeunes classes demeuraient provisoirement à leur poste.

Plissier, un long et maigre gaillard de l'autre guerre eut ce mot qui connut un grand succès :

— Si tu ne veux pas aller au front, c'est le front qui ira-t-à-toi !

**

Le printemps arrivait pourtant, si tardif qu'il fut. Les tracteurs éventraient les champs. La terre s'amoncelait en vagues, brusquement immobilisées après le passage violent du soc. Une terre épaisse, collante, qui doublait le poids des brodequins.

Et les bois se peuplaient de nids que Menez,

grand découvreur, suivait avec une attention rarement en défaut.

Le service devenait moins rude et la position s'animait d'une vie de banlieusards en vacances.

*Les beaux dimanche de printemps
Quand nous allions à Robinson...*

Ainsi s'exprimait la nostalgie des parties de campagne de fin de semaine.

Mais comme les distractions ne manquaient pas sur la route où, trois fois en vingt-quatre heures passaient des groupes d'ouvrières à bicyclettes allant à la poudrerie ou en revenant, ces regrets ne laissaient pas que d'être assez superficiels.

Le télémètre servait à longueur de journée, à découvrir les jambes des cyclistes cinq ou six cents mètres avant leur passage devant la position.

Seules, les femmes ne prenaient pas garde qu'on pouvait les voir comme à trois mètres, avec cet appareil d'optique, et elles pédalaient les jupes relevées parfois jusqu'au haut des cuisses.

Aussi quand elles passaient devant le poste de garde, recevaient-elles des compliments précis sur les jolies couleurs de leurs dessous.

Elles y savaient répondre avec verdure et

les liaisons d'une semaine se faisaient et se défaisaient incessamment.

Un jour sur trois, chaque équipe était de repos au cantonnement. Une tolérance tacite autorisait toutefois les sorties à vélo, pourvu qu'on ne s'approchât pas trop de Paris.

Mais la plupart préféraient les joies substantielles des bistrots de Fontenay, de Ballancourt et de Mennecey.

— Ici, si tu trouves pas de femmes, c'est que tu sais pas chercher, tranchait un ex-garçon de café à qui se plaignait de la solitude.

Le vieux Nicot n'allait pas tarder à faire la preuve qu'il savait chercher.

Certain dimanche d'avril il avait rencontré au comptoir du père Leduc une fille de Corbeil plutôt sur le retour, qui venait à son habitude, passer la journée chez un veuf sexagénaire de la commune.

— Un vieux cochon bien dégueulasse, lui confiait-elle tout de suite, mais tu parles, il me lâche deux cents balles à chaque fois. Tiens, toi tu me plais, et ce soir on dînera ensemble. Je t'invite, sois ici à six heures.

Et bientôt toute la section avait connu le succès de Nicot exhibant avec fierté deux paquets de cigarettes et un billet de dix francs sans parler d'une saoulerie bien conditionnée et du dîner.

— La poule, je m'en fous, disait Nicot, mais deux thunes, c'est deux thunes et elle m'a fait bouffer demande un peu à ceux qui étaient là.

Car le dîner avait eu une demi-douzaine de témoins, et la fête avait duré, volets clos après l'heure de la fermeture du débit, passé minuit.

— L'amour, elle s'en tape. Comme moi elle préfère une bouteille.. Elle reviendra jeudi, le vieux ne sera pas là, elle m'invitera dans sa maison.

Et Nicot clignait de l'œil avec un rire complaisant.

VIII

Depuis la venue du printemps, je profitais très largement de la possibilité des sorties à vélo. et deux fois la semaine, je bouclais de longs circuits autour de Fontenay : Corbeil et les rives de la Seine, la vallée de l'Essonne, Bondoufle et Courcouronnes. Je ne me lassais pas d'admirer la silhouette si bien campée et comme naturellement mise en page de ce village, telle qu'elle apparaît, avec son église couronnant une levée de terrain, au débouché de la petite route qui mène de Ris-Orangis à Lisses et à Mennecey.

Ce jour-là, j'étais allé à Saint-Vrain où cantonnait la 4^e section, rendre visite à un cama-

rade, Paul Tribourg, rappelé en même temps que moi et lui aussi ancien de l'éphémère 22^e compagnie du 213^e.

Un garçon, charcutier dyonisien de son état, qui avait su tirer un parti étonnant des ressources de l'Intendance, lorsque pendant quelques jours, il avait eu la charge d'assumer la cuisine de l'unité.

Il m'attendait sur la place de l'Eglise et après quelques minutes, consacrées à ces menus souvenirs communs qui prenaient déjà tant de relief, je m'étonnais qu'il insistât pour me faire visiter leur cantonnement :

— Tu sais votre cantonnement, je suis sûr que c'est très bien, mais j'en ai déjà vus...

— Attends toujours, tu parleras ensuite.

Et Tribourg souriait d'un large sourire qui plissait son visage brique fendu jusqu'aux oreilles.

Nous étions ainsi arrivés au cantonnement.

Mieux tenu que le nôtre, mais encore assez minable pour m'éviter toute surprise trop vive.

Mais alors, je sus qu'il n'était nullement question d'apprécier le confort des sommiers ou la propreté relative des paillasses.

Cinq ou six bonshommes entouraient un garçonnet de sept ans, en bras de chemise et culotte de kaki. Un tailleur se préparait à faire essayer à l'enfant un pull-over, tandis qu'un ca-

marade repassait sur une planche, avec beaucoup d'application, une petite vareuse retaillée.

Un troisième achevait de coudre un bonnet de police. J'interrogeai du regard :

— Allons, Pierrot, viens dire bonjour au monsieur.

Et l'enfant d'un élan, courut vers Tribourg, puis gravement me tendit la main.

— Oui, tu ne connaissais pas Pierrot. Eh ! bien écoute. C'est un môme à peu près abandonné ; il y a six semaines que je l'ai recueilli. Sa mère le battait comme plâtre, enfin quoi, toi qui es journaliste, t'as déjà entendu parler d'enfants martyrs.

Bref, ça n'allait pas du tout. La mère changeait de papa deux fois la semaine. C'est trop pour un seul enfant. A ma dernière permission, il était seul depuis deux jours, il pleurait et il avait faim. Je l'ai pris. Ma femme a demandé à sa mère si elle voulait qu'on s'en charge. Bien sûr qu'elle a dit. Alors, je l'ai amené ici. Le lieutenant a fait une drôle de bouille sur le moment. Et puis, il a laissé faire : « Mais je ne vous promets rien pour l'avenir ! »

— L'avenir... il n'en sait pas plus long que nous, lança le tailleur sans relever la tête.

L'enfant levait vers moi une petite frimousse encore craintive et chiffonnée, éclairée de

deux yeux bleus qui ne demandaient qu'à reprendre confiance :

— Alors, la soupe, ça te plaît ?

— Oui, mais j'aime mieux le chocolat, les frites et les sardines.

— Ah ! les sardines, il en mange une boîte tous les jours et au moins à l'un des repas, il y a des frites pour ce jeune homme. Depuis qu'il est ici, il a grandi d'un centimètre et grossi de plus de deux livres !

Une fierté tendre animait sa voix.

La vareuse cependant était repassée et une dizaine d'hommes maintenant, tout l'effectif au repos, entourait l'enfant qui essayait.

— Moi j'te dis qu't'a taillé trop court aux emmanchures !

— T'es pas tombé sur la tête.. Elle est à peine ajustée sa vareuse.

Et chacun tournait autour du petit pour apprécier le costume.

L'ensemble était réussi et le gosse regardait avec gentillesse, tour à tour, chacun de ses grands amis.

Tribourg continuait :

— Nous avons eu du mal avec lui. Le pauvre gosse pissait au lit. C'est pas extraordinaire, traité comme il l'était. Alors, en trois jours, il nous avait bousillé trois paillasses. Mais on a

trouvé un truc. Toutes les deux heures, l'homme de garde le prend et le fait pisser.

Il ne se réveille même pas. Depuis, ça marche tout seul.

— Pas vrai, Pierrot ? Tiens.

Tribourg tendait à l'enfant une bouchée au chocolat. Mais aussitôt, le tailleur intervenait :

— J'sais pas comment que t'élèves tes gosses... Et à Pierrot, doucement : Donne-moi ça, je te la rendrai après la soupe.

— Comment veux-tu qu'il mange le « buffet » de l'ordinaire, si tu le gaves de chocolat toute l'après-midi.

Un sous-officier avait conclu :

— C'est bon. N'abrutissez pas ce petit. Tu peux aller jouer jusqu'à 4 heures. A 4 heures un quart, il y aura revue de détail et inspection des mains !

Pierrot, d'un trait, avait bondi dehors, tandis que les hommes se regardaient l'un l'autre, attentifs à dissimuler l'émotion qui les pinçait, mais qu'une sorte de pudeur les empêchait de montrer.

* * *

La suppression des permissions n'avait duré que trois semaines. Leur rétablissement fut encore plus court.

De même que j'avais appris le 8 avril, l'ex-

plait commun Reynaud-Churchill au retour d'une permission de 24 heures, ce fut également en rentrant de permission que j'appris, le 10 mai, que la guerre était cette fois, à notre porte.

Une alerte avait été donnée à Paris à l'aube de cette journée et c'est à travers des rues sans voitures mais gaiement ensoleillées, que j'allais, à bicyclette, gagné la porte d'Italie et la route de Fontainebleau.

Aux entrées des stations de métro, des groupes d'ouvriers attendaient pourtant avec patience la demi-heure qui suivrait la fin de l'alerte pour se rendre à leur travail.

C'était un petit matin de guerre semblable à tant d'autres déjà. Les voitures de la défense passive, les agents qui partaient prendre leur service ou rentraient chez eux, ne se préoccupaient nullement de ces attroupements en plein air qui constituaient autant d'infractions aux ordonnances encore placardées sur les murs.

A la sortie de Villejuif, les sirènes enfin mugissent.

La canonnade de la D.C.A. avait pris fin trois quarts d'heure plus tôt.

Quelques minutes encore, autobus, camions, cars sortaient des garages et la grand'route reprenait son animation habituelle.

Les journaux annonçaient généralement une détente de la situation aux frontières germano-belge et hollandaise et faisaient grand cas des prouesses du corps expéditionnaire allié dans la région de Narvik.

Je roulais vite, goûtant le plaisir de cette jeune matinée de printemps, admirant au passage devant l'aéroport d'Orly, les hangars de ciment armé, coupoles au jet si hardi et si pur, construits vingt ans auparavant, pour abriter les zeppelins livrés par l'Allemagne.

— Le traité de Versailles nous aura au moins valu ce chef-d'œuvre, ne soyons pas injustes...

Au sommet de la côte de Juvisy, sur le pont du chemin de fer, toute cette banlieue avait recouvert sa bruyante activité et, à tombeau ouvert, je dévalai sur Ris-Orangis, si bien lancé que la côte après quoi commençait la campagne fut montée en quelques minutes.

Et je roulai vers Lisses sur la route de la Ferté-Alais, pressé d'atteindre ce village pour m'y restaurer.

A l'auberge où j'arrivai vers huit heures on ne savait encore rien des événements de la nuit. Je ne devais les apprendre qu'en mettant pied aux positions.

— La radio vient de l'annoncer... La Belgique et la Hollande sont envahies. La France et l'Angleterre envoient des troupes. Les per-

missions sont supprimées. Toi, tu auras eu de la veine... La garde est doublée et il faut constituer un groupe de chasse aux parachutistes.

— Avec nos fusils Gras ?

— Oui, tu peux prendre aussi un lance-pierres, si tu veux !

— Et c'est pas tout. On protège les pièces avec des rondins de 1 m. 50 enfoncés dans la terre.

— Avec ça on est paré.

Le lieutenant Rignot, qui avait passé la nuit dans son abri du petit bois, intervenait alors :

— Les rondins sont d'une protection efficace contre les éclats de bombes.

L'homme, sceptique, répliquait en haussant les épaules :

— Oh ! Vous savez, moi, je veux bien, mon lieutenant...

Celui-ci, d'un ton sec, mettait fin à la controverse :

— C'est heureux.

Et quand j'eus rejoint mon poste au téléphone, Rignot s'assit sur un escabeau et après un silence me confiait :

— Nous allons voir notre Etat-Major à l'œuvre. Cette attaque n'est évidemment pas une surprise pour lui. Je ne crois pas que cette guerre dure aussi longtemps que l'autre.

— La petite vie tranquille est finie et si les

avons ennemis n'oublient pas la poudrerie nous serons ici tout comme en première ligne. J'avoue que j'attends avec un peu d'anxiété la première attaque. J'espère que ça se passera bien mais on peut avoir peur d'avoir peur.

— Bien sûr ! Encore ne sait-on pas ce que c'est que la guerre avant d'avoir vu des hommes mourir à côté de soi. C'est une grande épreuve. La dernière fois, après huit mois de campagne, l'armée l'avait surmontée. Elle ne l'a pas fait encore cette fois-ci...

Et le lieutenant demeura un long moment silencieux avant de repartir.

J'achevai la matinée en commençant la lecture d'*Egmont* dans le texte.

Dans l'après-midi, *Paris-Soir* nous apportait la superbe déclaration de Paul Reynaud : « La France a tiré l'épée. » Ce qui voulait dire que les armées alliées étaient à leur tour entrées en Belgique et en Hollande.

Cette fois, chacun le comprit, la partie était engagée.

Mais ce n'est pas à Fontenay-le-Vicomte, parmi les hommes de ma section, que j'en devais suivre les premiers développements.

Le 13 mai en effet, j'étais désigné pour suivre à Paris, dès le lendemain, les cours de perfectionnement sur la mitrailleuse 13,2.

Les communiqués des premiers jours avaient été fort laconiques, et ce n'était pas par les commentaires des rédacteurs chargés d'expliquer les opérations que nous pouvions deviner quoi que ce fut. Le thème de chacun était en effet : les armées allemandes piétinent en Belgique et en Hollande...

On parlait toutefois du rôle des parachutistes, des aéroports conquis par les fantassins de l'Air et le capitaine était venu nous apporter personnellement les consignes sur les surveillances à prendre contre leur utilisation possible dans la région.

Je me souviens d'avoir dit à cette occasion :

— Ne pourriez-vous, mon capitaine, faire doter les sections d'un ou deux fusils mitrailleurs. Cela serait tout de même plus pratique, si nous devons jamais donner la chasse à ces jeunes gens !

Et le capitaine m'avait répondu avec un haussement d'épaules de grande lassitude :

— Ce n'est pas une fois, mais déjà quatre ou cinq fois que je l'ai demandé. Je n'obtiens pas de réponse et si j'insiste on me fait clairement comprendre que j'ai un mauvais esprit...

IX

Le 14 mai, quand j'arrivai à Paris, au dé-

but de l'après-midi, on se jetait, certes, sur les dernières éditions des journaux mais nul ne montrait la moindre inquiétude.

A la caserne des Tourelles, où nous étions une trentaine d'élèves envoyés par les neuf compagnies de D. A. T. de la région parisienne, la vie suivait son cours normal.

Toutefois, les permissions de la nuit qu'on accordait d'ordinaire aux Parisiens étaient supprimées.

Il est vrai que le poste de garde était des plus accommodants et que les entrées et sorties demeuraient parfaitement libres à toute heure du jour et de la nuit.

Quatre sous-officiers, chefs de section, dont un vétéran de 14, sous la direction d'un jeune lieutenant faisaient les cours.

Pour la première fois, depuis mon retour à l'armée, je rencontrai là des chefs animés d'une foi communicative dans leur mission.

Dans l'après-midi du 14, nous avions procédé à notre installation et le lendemain, à huit heures, devant l'aile droite de la caserne, nous commençons la nomenclature de la pièce.

J'en appris plus en cette journée qu'au cours des mes trois mois de présence à la section où, pourtant, le sergent Lenoir dégrossissait de son mieux les ex-fantassins, artilleurs et

tringlots, versés au petit bonheur à la mitraille anti-aérienne.

Mais en section, on n'estimait n'avoir pas le temps de démonter la pièce.

Et puis, apprenait qui voulait.

Pourvu qu'autour des engins, à chaque alerte, il y eut des hommes casqués, portant un masque à gaz en bandoulière, en nombre convenable, c'était bien suffisant.

La plupart des élèves, caporaux et sous-officiers en majorité, témoignaient d'une grande bonne volonté, à laquelle les instructeurs devaient répondre en faisant de l'appel du soir une formalité bon enfant.

Si bien que dès le lendemain, tous les Parisiens rentraient chez eux.

C'est ainsi que j'arrivai le matin du 16 mai, à la caserne des Tourelles.

La cour était animée d'une activité qui contrastait étrangement avec le calme monotone de la veille.

Devant le bâtiment où nos pièces d'école étaient rangées, quelques groupes de civils stationnaient avec des valises et des baluchons à leurs pieds, des vélos aux plaques d'immatriculation jaune à la roue avant, avec le millésime de l'année et le nom des villes : Liège, Namur, Huy s'amoncelaient le long des murs et des arbres.

— Ce sont des réfugiés belges, nous expliquaient les camarades qui avaient passé la nuit à la caserne. Ils ont commencé à arriver à une heure du matin.

Ils n'étaient encore qu'une centaine, et jusqu'à neuf heures nous n'en devions pas voir d'autres.

Comme la veille, nos pièces avaient été transportées dans la cour, devant le bâtiment.

L'instruction durait depuis une demi-heure, quand un camion, bondé de femmes et d'enfants, franchit le seuil de la caserne.

— Y a quelqu'un ! fit remarquer un gars à l'accent faubourien qui venait de regarder au delà de la grille. Toute une file de camions et d'autobus depuis la porte jusqu'à l'avenue Gambetta !

Un instant débordé, sans ordre, le sous-officier du corps de garde avait interdit l'entrée. Mais presque aussitôt, la consigne arrivait d'accueillir les réfugiés et le flot qui, huit jours durant, allait amener plus de trente mille malheureux bousculés, apeurés, recrues de fatigue vint battre nos murs.

Presqu'aussitôt nous étions entourés d'enfants s'intéressant fort à nos exercices.

— Rentrons, dit le lieutenant, on continuera dans la salle, c'est impossible de travailler ici.

A la pause, chacun s'empessa autour des arrivants.

— Les Allemands étaient là quand vous êtes partis ?

— Non, répondit une femme à l'accent wallon, mais la ville a été bombardée, le chemin de fer coupé. Nous sommes partis sur la route, puis nous avons pris des camions et retrouvé le train.

— Nous, nous étions avec des troupes, et les avions boches descendaient à vingt mètres pour nous mitrailler.

Un ronronnement d'avions la fit tressaillir. On la voyait prête à se coucher au pied d'un arbre.

— Mais non, lui dit-on, rassurez-vous, c'est un bombardier français.

— Oh ! oui, maintenant, nous sommes sauvés... Mais pourquoi donc n'y avait-il pas d'avions pour répondre aux autres ? Jamais nous n'en avons vu un, savez-vous ?

Sans discontinuer, les véhicules les plus divers entraient maintenant dans la cour de la caserne, tournaient à droite, et, des fenêtres de notre pièce, nous les voyions arriver, soulevant des nuages de poussière blanche avec leur triste chargement.

Les réfugiés de la nuit étaient partis sponta-

nément et l'on avait voulu se rassurer en disant :

— Ce sont des familles qui ont pris peur, maintenant, ça va s'arrêter.

Non seulement ça ne s'arrêtait pas, mais le flot prenait des proportions telles qu'il fallait improviser un service d'ordre depuis l'avenue Gambetta jusqu'à l'entrée de la caserne.

Des agents de chemin de fer belge, avec leurs hautes casquettes à visière de cuir se présentaient en rang.

Cette fois, il n'était plus possible de croire que c'étaient des malheureux ayant cédé à un instinct de panique.

Et les instructeurs qui nous expliquaient la fonction de la tourelle blindée ne songeaient pas même à rappeler ceux qui se pressaient aux fenêtres et à demander un peu plus d'attention aux autres qui hochaient la tête, d'un air entendu, aux explications, tout en regardant eux aussi dans la cour.

L'un, un chef de section de vingt-quatre ans, de petite taille mais vif, railleur et d'incontestable esprit militaire exprima tout haut et d'un ton rageur sa véritable préoccupation :

— Enfin, ça ne va tout de même pas se passer comme en 14.

Mais le sergent-chef, grisonnant, lui faisait aussitôt remarquer :

— En 1914, ça ne s'est pas si mal passé.

— Oh ! comme vous y allez... Ils ne viendront tout de même pas jusqu'ou ils sont venus en 14 ! Qu'ils avancent un peu, je comprends, il est probable que ça fait partie d'un plan, mais on ne peut pas admettre qu'ils aillent ainsi bien longtemps.

Alors, avec cette foi prudente, mais si forte, qu'il fut si bouleversant de voir brusquement mourir, le vétérân reprenait :

— La retraite de Charleroi a duré trois semaines, ce n'était pas beau à voir, pourtant elle a fini par une victoire que nous n'osions plus espérer.

Et les visages s'assombrissaient au fur et à mesure que les groupes devenaient plus nombreux et d'aspect plus misérable, assis sur les marches, sous les hangars, au pied des arbres, dans toute la cour bientôt. Le rythme s'accélérait si rapidement qu'on voyait enfin arriver des fonctionnaires de l'ambassade de Belgique. Une pancarte était fixée sur le bâtiment :

— ICI BELGIQUE.

En face, sur l'aile gauche, c'était :

— LUXEMBOURG. Et plus loin : FRANCE.

C'est ainsi que le communiqué de Sedan devint pour nous tout à fait clair... Jusque-là,

nous avions voulu croire que la ville était en dehors du dispositif de défense, que l'avance des Allemands sur ce point ne présentait somme toute, pas plus d'importance que la nôtre dans la Sarre, en septembre.

Des infirmières arrivaient et aussi des scouts, des guides, apportant l'ordre dans cette misère.

A midi, j'allai déjeuner dans un petit restaurant de la rue de Belleville.

L'arrivée des réfugiés avait brusquement jeté la population tête à tête avec la réalité de la guerre. Une réalité que la ligne Maginot avait fait oublier à la plupart.

Aussi, était-ce, bien plus que de l'inquiétude, de l'étonnement qu'on lisait dans les regards.

Et cet étonnement allait se changer en stupefaction les jours suivants, lorsqu'il ne fut absolument plus possible de nier que notre système de fortifications n'avait pas empêché l'invasion.

Devant le métro, une foule impatiente attendait l'arrivée de *Paris-Midi*. En cinq minutes, la feuille était distribuée.

Déjà, chacun espérait un communiqué de la Marne...

Mais jusqu'au dernier jour, les commentaires furent ce qu'on sait. Et comme il fallait aux Allemands le temps d'occuper les territoi-

res découverts devant eux, il fut possible d'entretenir l'illusion. Illusion suprême que la France allait payer cher.

Ils étaient si nombreux tous ceux qui espéraient le renouvellement, point pour point, de la campagne de 1914, que les critiques militaires avaient beau jeu...

On croit volontiers ce qu'on espère.

Mais nous n'étions encore que le 16 mai, et en ce premier jour c'était l'étonnement qui saisissait Paris à la gorge. L'espérance demeurait d'un succès rapide. On attendait sans le dire l'annonce d'une grande victoire.

Mieux informé pourtant, n'avais-je pas fait ce rêve que le nom de Sedan revint encore une fois dans le communiqué pour effacer par une victoire jusqu'au souvenir attaché à ce nom...

*
**

L'après-midi vit, il faut bien le dire, un prodige d'improvisation heureuse. Des bancs, des tables avaient été installés sous les arbres de la cour pour cette foule affamée, et les cuisines de la caserne, depuis midi, servaient des repas chauds appétissants tandis que des infirmières dosaient des biberons.

Tout allait avec une grande facilité, une bonne volonté émouvante. Mais plus émouvan-

te était encore la confiance que ces Belges témoignaient en nos personnes à l'armée française.

Ils n'imaginaient pas que l'épreuve pût être différente de celle que les adultes avaient connues de 1914 à 1918.

Et les seules plaintes qu'on entendit étaient :
— Deux fois en une vie, abandonner tout, c'est dur...

Les têtes politiques ajoutaient :
— On fera j'espère, une meilleure paix ce coup-ci...

Très vite notre caserne s'organisait en centre d'accueil.

Les réfugiés étaient inscrits, munis d'un visa et dirigés sur des centres de l'intérieur.

Des bureaux de fortune installés sur des tables en plein air recensaient la main-d'œuvre.

Ici, les travailleurs agricoles, là, les métallurgistes, les verriers, les mineurs.

Mais bientôt aux Belges se joignaient de plus en plus nombreux des Français.

Le sens exact du communiqué ne laissait plus de doute.

Les suivants auraient dû emporter les dernières illusions.

Deux jours plus tard, des autobus amenaient des évacués de Reims.

Des hauts parleurs avaient été montés dans

la cour et de l'aube à minuit, les appels s'entrecroisaient :

— Les réfugiés désignés pour les centres de Bretagne se rassembleront devant la pancarte Saint-Lazare. Départ à 14 h. 30... Mme Lamue Ernest recherche ses deux enfants. Elle attend des nouvelles au secrétariat du Pavillon FRANCE.

Un matin, sur l'ordre de M. Mandel, une voix autoritaire se fit entendre :

— Les ouvriers des usines de Soissons travaillant pour la défense nationale, évacués sans ordre, sont invités à se grouper devant la grille. Des camions vont les reconduire à Soissons où les ateliers sont en ordre de marche.

Cependant, les avions ennemis se promenaient à peu près librement dans le ciel de Paris et comme l'alerte n'était donnée que de temps à autre, c'était presque toujours la canonnade de la D. C. A. qui tenait lieu d'avertissement.

Au stage, les cours étaient suivis avec une grande application. Il y avait là d'excellents éléments et la proportion des tire-au-flanc ne dépassait pas un quart de l'effectif. Ce chiffre, pour considérable qu'il fut, était, pour qui-conque connaissait le moral des sections, bien remarquable.

L'inquiétude, pourtant, troublait nos camarades des recrutements de Meaux et de Melun.

— Faut-il faire partir ma femme et mes trois enfants, me disait un camarade de l'Ourcq... Mais que deviendra ma ferme ? Abandonner les bêtes, c'est la ruine.

Le conseil était difficile, pourtant, dès ce moment, je n'hésitais guère :

— Le seul risque à courir, c'est l'incident de guerre malheureux. Pour le reste, même si ton bled doit être occupé, ta famille vivra encore mieux sur sa terre qu'au long des routes.

D'autres montraient plus d'assurance.

A commencer par ce camarade vite surnommé le caporal fantôme car on ne le voyait jamais sauf à l'appel du matin.

Dès le deuxième jour, ce garçon avait fait la conquête d'une blonde gamine d'Hirson.

Le caporal fantôme a couché cette nuit à la caserne... Mais, qu'est-ce que tu crois, dans la piaule des réfugiés avec la petite poule qui passe là-bas !

Trois jours et trois nuits, il en fut ainsi, jusqu'au matin où la demoiselle qui évitait soigneusement tous les départs fut, entre deux agents, conduite au bureau de police. On vit pendant une heure les cheveux roux et frisés

du caporal fantôme devant la fenêtre où se poursuivait l'interrogatoire.

La belle fut discrète, on l'emmena sans qu'elle eut parlé et le caporal fantôme eut le loisir de rechercher une nouvelle aventure.

Au restaurant de la rue de Belleville où déjeunaient les ouvriers d'une petite usine d'aviation, nous avions rencontré, ce jour-là, une famille de Liège et la mère nous disait ce qu'elle nommait l'inexplicable :

— Dès le 10 mai au matin, vos soldats étaient là. En un clin d'œil, la ville avait été pavoisée. Et les autos, les tanks s'arrêtaient juste le temps nécessaire pour permettre aux hommes de recevoir ce qu'ils voulaient. En voyant passer, si nombreux, ces engins mécaniques, nous avions tous une grande confiance et nous disions tout haut : « Cette fois Liège ne tombera pas aux mains de l'ennemi ! »

Et vos troupes étaient parties vers la frontière.

Deux jours plus tard, des éléments en déroute refluaient à travers la ville : « Les Allemands arrivent ! »

Nous sommes partis sur des routes encombrées de troupes qui montaient et de soldats, Français et Belges, confondus qui allaient

droit devant eux. Bientôt, il n'était plus possible d'avancer. Et les avions survolaient constamment les colonnes. Comme on se cachait dans les bois, ils descendaient, tiraient au ras des arbres.

— Sur des civils ?

— Il y avait autant de militaires que de civils.

— Mais les avions alliés ?

— Nous n'en avons jamais vu un. Nous n'avons jamais assisté à un combat aérien.

Combien de fois allions-nous entendre cette remarque avant de pouvoir la reprendre à notre compte avec le même étonnement douloureux.

Ce que je retenais alors de ce récit, c'est que nous n'avions pas été surpris par l'attaque allemande et que la parade avait été aussi prompte que vaine.

X

A la section, pendant ce temps, une lettre nous l'apprenait, c'était l'alerte en permanence. Une des deux pièces avait été placée au croisement des routes de la Ferté-Alais et d'Arpajon en surveillance contre les chars.

Je savais alors suffisamment les possibilités de notre matériel pour ne me faire aucune

illusion sur l'efficacité possible de cette défense.

La balle perforante perce, de plein fouet, 20 mm de blindage à 500 mètres.

Et les instructeurs déploraient que nos pièces d'école ne fussent pas en batterie.

— Quelles occasions pourtant de faire, après la théorie, des exercices pratiques. Ils s'abusaient d'ailleurs car les avions ennemis ne pratiquaient pas encore le vol à basse altitude dans la région de Paris, et ils passaient toujours largement hors portée de nos engins.

La caserne se trouvait maintenant transformée en un vaste campement où les groupes qui partaient étaient inlassablement remplacés par des nouveaux.

Des autobus parisiens, camouflés avec des branches et tout bosselés d'éclats de bombes, amenaient des réfugiés rassemblés à Compiègne.

Le Nord, l'Aisne, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise, ces noms de départements tombaient comme des coups de massues sur les têtes, bouleversant les esprits.

L'inquiétude désormais poignait les cœurs. Et il y avait de la fièvre dans les groupes rassemblés longtemps à l'avance, pour attendre les journaux.

Le mousqueton remis aux agents provoquait aussi des sourires ironiques.

Il devenait évident que les chefs responsables étaient au comble du désarroi. Ils n'avaient rien compris à la guerre qu'ils avaient eux-mêmes déclarée et ils essayaient aujourd'hui, par des mesures risibles, de faire croire à la fermeté de leur résolution.

Si les sourires ironiques s'étaient alors changés en gestes de colère, peut-être aurait-on pu encore limiter le désastre.

Les Allemands à Abbeville, puis au bord de la Manche même, chacun comprenait — et point n'était besoin d'avoir grande connaissance en stratégie — que la partie était jouée et perdue puisque nos meilleures armées se trouvaient encerclées en Belgique et que toutes leurs tentatives pour passer échouaient les unes après les autres.

Depuis près de huit jours, les Allemands étaient à moins de cent kilomètres de Paris, mais ils n'avançaient plus momentanément dans cette direction, lancés à l'ouest pour border au maximum le littoral.

Tout esprit lucide comprenait que c'était l'instant d'évacuer Paris et les départements jusqu'à la Loire pour essayer d'organiser, autant que faire se pouvait, une véritable ligne

de résistance sur ce fleuve si l'on était toujours décidé à poursuivre le combat.

Au contraire, l'énergie affectée du gouvernement incitait la population à ne point bouger.

Et si la débâcle fut ce que nous avons vu, s'il fut pratiquement impossible de se battre, une des causes en est à coup sûr l'évacuation de la région parisienne dans une panique qu'il était possible de prévenir, en ordonnant l'évacuation dès la seconde quinzaine de mai.

*
**

Le dimanche, un prêtre évacué avait célébré une messe en plein air avec le concours des séminaristes de Malines qui avaient chanté le Credo.

Je garderai longtemps dans les yeux le souvenir de cette paysanne flamande, aux cheveux dorés mais aux traits rudes, à genoux dans la poussière et qui me parut une des plus touchantes expressions de la foi que j'ai jamais vues.

Si l'assistance à cet office avait été assez réduite, nombreux étaient les soldats autour de la cour qui l'avait suivi avec curiosité, attirés, mais sans vouloir pour autant faire le pas d'aller à la messe.

Le prêtre avait dans son prône exalté l'esprit de pénitence.

Qui donc se serait donné la peine de relever la contradiction qu'il pouvait y avoir entre ce thème et celui que j'avais si constamment entendu développer depuis la guerre, dans chaque église, sur le caractère quasi religieux de la lutte entreprise.

En somme, il aurait fallu conclure que si la cause était bonne, ses défenseurs ne valaient pas cher..

Voilà bien les misères auxquelles on aboutit inmanquablement lorsqu'on cède à la ridicule manie de classer les guerres.

Nous l'allions voir une fois de plus, il n'y a, en vérité, que les guerres gagnées et les guerres perdues...

Il devenait clair que celle-ci était perdue. Seuls MM. Reynaud et Mandel s'obstinaient à ne pas l'admettre. Il est vrai que leur guerre était absolument étrangère à la France et à son destin. Il suffisait que la France en fit les frais.

*
**

La maîtrise de l'air ennemie s'affirmait chaque jour et chaque nuit davantage et la D. C. A. tirait de moins en moins. Quant à la chasse il n'en était plus question.

Il y eut une nuit, peut-être, celle du 22 au 23, marquée par une série d'orages d'une rare violence.

La foudre, le tonnerre, ébranlaient le ciel, puis le calme revenait et quelques instants plus tard on entendait le ronflement caractéristique des moteurs allemands.

Celui-ci s'éteignait à peine, que l'orage reprenait avec une violence toute neuve.

Ainsi alternèrent cette nuit-là, au-dessus de Paris, l'orage et les avions allemands quatre fois et plus peut-être.

Les signes qui toujours marquent les grands événements étaient bien dans le ciel...

Notre stage s'achevait dans l'anxiété. A tout hasard, j'avais travaillé de telle sorte que j'obtins la meilleure note. Nous comparaissons un par un devant nos instructeurs.

— Vous avez fait un excellent stage, le meilleur même, m'avait dit le jeune lieutenant. Vous êtes largement apte à faire un chef de pièce.

— Je ferai, le cas échéant, de mon mieux. Mais tant que je n'aurai pas subi l'épreuve d'une attaque, j'aurai toujours une inquiétude sur les réflexes possibles.

— Moi non plus, je n'ai pas vu le feu. Cette incertitude, je l'ai comme vous. Le sergent-

chef m'a rassuré. Il l'avait eu lui aussi et il a toujours vu ceux qui avaient éprouvé cette crainte d'avoir peur, garder leur sang-froid dans toutes les circonstances.

XI

Le lendemain, nous regagnions nos sections respectives.

On aurait pu s'attendre à trouver une animation inaccoutumée à la Gare de Lyon. Il n'en était rien. Les trains de réfugiés étaient partis depuis quelques jours, et comme les évacuations se faisaient maintenant par la Normandie, directement sur les départements de l'Ouest et du Sud-Ouest, les gares n'avaient plus cette cause d'encombrement.

La population parisienne pour sa part ne bougeait guère.

Jusqu'à la dernière minute, on s'obstinait à croire au miracle.

*
**

A Fontenay, je dis au lieutenant Rignot :

— Vous aviez bien prévu, trop bien prévu même...

Il avait eu alors ce sourire un peu sceptique qu'il avait en général pour parler des livres érotiques de seconde zone :

— La guerre n'est pas encore perdue, mais

nous serons maintenant très vite fixés. Vous coucherez cette nuit à Fontenay dans votre chambre. Reposez-vous, je ne sais pas quand vous pourrez recommencer car le service est devenu bien fatigant.

On avait certains jours compté ving-et-une heures d'alerte.

Les gardes étaient doublées la nuit.

On se reconfortait à grands coups de bidons.

Le prêt allait être majoré depuis que nous étions tous passés dans la zone des armées, sans avoir bougé :

— C'est Plissier qui avait raison : « Le front vient à nous. »

Nous ignorions encore qu'il n'y avait plus de front, qu'il n'y avait jamais eu de front après le 15 mai. Nous n'allions plus tarder beaucoup à l'apprendre, d'expérience sûre et certaine.

Mon poste se trouvait aux positions où une seule mitrailleuse demeurait pointée, mais je n'avais plus de place où coucher. La suppression des repos au village et des permissions, l'arrivée de deux hommes de renfort parmi lesquels un téléphoniste avaient fait le plein des gourbis dortoirs.

Je regrettai ma bonne solitude du téléphone, mais comme j'avais eu la précaution de me munir d'une tente de camping, je montai

celle-ci non loin du bois et passais ainsi les quinze derniers jours de cette période dans des conditions satisfaisantes.

Quinze jours anxieux, où j'essayai sans trop y croire, de me raccrocher à des habitudes.

La partie de jacquet avec Menez, la lecture d'*Egmont*.

Il y avait aussi un changement. Dès la nuit tombée on entendait souvent et nettement une canonnade pas très lointaine qui n'était sans doute, plus celle de la D.C.A.

*
**

C'est alors que survint ce que la presse aux ordres de M. Reynaud devait appeler « la trahison du roi Léopold ».

Elle indigna mes camarades.

Je parvins pourtant à faire entendre à quelques-uns que nous n'étions pas juges des intérêts belges et que le plus grave, dans l'acte du Roi, n'était certainement pas la reddition d'une armée, mais bien le jugement d'un souverain, estimant que la cause qu'il avait si correctement défendue depuis le 10 mai, était perdue.

— T'as entendu Paul Reynaud hier à la radio ?

— Celui-là, chaque fois qu'il l'ouvre devant

le micro, c'est pour annoncer une catastrophe.

— Quand je vous le disais qu'il avait le mauvais œil !

Toutefois, plus il devenait évident que Paris n'était plus défendable, plus le gouvernement, c'est-à-dire le petit juif Mandel, s'entêtait à interdire toute évacuation.

Pourtant, comme on continuait à se battre autour de Dunkerque, on pouvait admettre qu'un certain répit était accordé à Paris.

*
**

Quel lieu propice aux méditations qu'une tente, battue par une pluie furieuse qui plaque sur la toile les feuillages disposés de chaque côté de l'indispensable camouflage.

Mais les bourrasques de mai ne durent guère et bientôt le soleil revenait, découpant sur la toile l'ombre des branches.

Le temps n'était pas, il est vrai, à l'observation du jeu des lumières sur les formes, car à peine commençais-je à oublier le moment précis du temps qu'une canonnade, précédant presque toujours le sifflet de l'alerte, me forçait à sortir pour courir à mon poste.

Huit à dix fois par jour il en était ainsi, les heures de répit étaient rares.

Comme les résultats du stage avaient été

connus, mes camarades venaient assez fréquemment m'interroger.

Une tête apparaissait à l'entrée de la tente :

— Toi qu'en connais maintenant un long bout, qu'est-ce que tu crois que nous pouvons faire avec nos pièces ?

Et je répondais prudemment que si les avions passaient à notre portée nous pouvions tirer efficacement, à condition de bien régler la pièce et de manœuvrer vite.

— Oui ! Mais il n'ont pas l'air de nous laisser jouer si gentiment au tir aux pigeons...

Le mois pourtant s'achevait sur une accalmie.

Les troupes s'embarquaient à Dunkerque et les Allemands demeuraient sur les positions qu'ils avaient choisies.

Chacun sentait que nous vivions des jours et des heures sans pareils. Leur fuite allait donner sa forme à un destin que tous redoutaient, sans imaginer l'atroce réalité.

XII

Des éléments d'un régiment de cavalerie motorisée se reformaient à Fontenay.

Des soldats jeunes, des officiers fidèles à la tradition de l'arme, des sous-officiers au commandement ferme. Ils n'étaient plus trois cents sur un effectif de neuf cents.

Quelques-uns avaient demandé l'autorisation de visiter nos positions où notre seconde pièce avait enfin repris sa place et j'avais été chargé de leur expliquer le maniement de notre matériel.

Après quoi, j'avais à mon tour longuement interrogé.

— Vous étiez dans les Ardennes en Belgique, que s'est-il passé ?

— Tous nos groupes de reconnaissance ont rempli leurs missions. C'est tout ce que nous pouvons dire. Après, lorsque l'ordre de repli est venu, nous avons assisté à un spectacle incroyable. Sur les routes, les troupes, toutes armes confondues, en débandade, se mêlaient aux réfugiés. Nos motos même ne pouvaient plus passer !

« Le général B... qui commandait la cavalerie de la division est demeuré une demi-heure, debout sur la route, pendant une attaque d'avions. Il avait fait coucher ses troupes. Mais lui se promenait en plein soleil, un cigare aux lèvres, une cravache à la main. Une balle l'a finalement abattu au bord de la route. C'était un chef. »

Et les sous-officiers très émus demeuraient un long moment silencieux. Celui qui avait fait le récit avait su évoquer à mes yeux cette scène tragique où l'héroïsme n'avait pu que

prendre la forme du plus irrémédiable désespoir.

Mai prit fin et les deux premiers jours de juin n'apportèrent aucun changement à l'attente, si lourde, que nous connaissions depuis deux semaines.

C'est le lundi 3, que nous sûmes qu'une phase nouvelle commençait.

Le repas s'achevait au réfectoire, lorsque retentit la cloche du téléphoniste :

— Alerte, criait-il. Plusieurs vagues de bombardiers se dirigent sur Paris.

Le jour était lumineux et la chaleur déjà accablante.

Chaque équipe, auprès de sa pièce, attendait. Menez au tachimètre scrutait le ciel. Le télémètreur, un nouveau qui avait remplacé Mousset, faisait lentement le tour d'horizon et Rignot, assis sur un escabeau, à son habitude, entre les deux pièces, devant le gourbi du téléphone, fouillait le ciel à la jumelle.

Du P. C., des indications de plus en plus sérieuses nous parvenaient de minute en minute.

— Une escadre de bombardiers s'approche d'Orly à haute altitude.

— Plus de cent ennemis bombardent Paris.

Depuis le début de l'alerte, le silence n'avait pas été rompu.

De part et d'autre de la position, dans les champs, des paysans binaient des raies de haricots.

Soudain, un ronronnement se fit entendre au sud. Un ronronnement continu qui allait en augmentant. Dans le ciel dégagé nous ne voyions toujours rien.

Rignot avait posé son képi pour mettre son casque. La batterie de Ballancourt commençait le tir, on voyait à cinq mille mètres le petit nuage blanc des éclatements.

Mais, au bourdonnement de l'approche, avait succédé un ronflement lointain de plus en plus fort. Et le télémètreur annonçait :

— Les voici, ils sont hors de portée.

Maintenant, tous levaient la tête vers le ciel embrasé de soleil.

Quelqu'un d'abord puis presque tous ensemble nous apercevions le premier groupe de bombardiers.

— Ils sont à plus de cinq mille, estimait le télémètreur.

Et Rignot qui suivait le vol à la jumelle confirmait :

Plus près de six mille que de cinq.

La canonnade de la D. C. A. redoublait. Après Ballancourt, Mennecey tirait.

Les avions passaient au-dessus de nos têtes

en vol de groupes impeccable comme pour un défilé à Nuremberg.

— Et en voici d'autres !

Une seconde vague suivait à cinq minutes la première.

On voyait suivant l'angle où les avions apparaissaient le duralumin briller au soleil puis s'éteindre.

Le second groupe volait comme le premier en formation de parade.

L'un et l'autre avaient survolé la poudrerie mais, sans doute ne l'avaient-ils pas découverte, dissimulée dans des bois de vingt-cinq ans, spécialement plantés pour la camoufler.

C'est alors qu'à quelque distance au nord, nous entendîmes les premières détonations des bombes.

De Brétigny, quatre chasseurs français prenaient l'air.

— Il leur faudra plus de cinq minutes pour monter à six mille mètres.

— Et quand bien même ils y seraient maintenant, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

— Une troisième vague...

On pouvait encore entendre le bruit sourd, à peine diminué de la seconde, qu'une nouvelle escadre arrivait en effet par la même route.

— Ils sont quand même bien mignons, disait Desfossés, de passer comme ça sur nous, sans nous envoyer un petit bonjour.

Impatienté, Rignot le fit taire. De nouvelles explosions se firent entendre.

Depuis plus d'un quart d'heure, le bourdonnement continu des moteurs, avec leur reprise si caractéristique, avait mis les nerfs à une rude épreuve. Chacun eut préféré sans nul doute avoir à tirer. Mais la portée de nos pièces ne dépassait pas deux mille cinq cents mètres. Les paysans, dans les champs voisins, n'avaient pas même levé la tête.

XIII

Quelques heures plus tard, des rumeurs diverses commençaient à courir sur le résultat du bombardement. On avait vu filer en direction de Corbeil l'auto du médecin militaire de la poudrerie, et bientôt, en apprenait qu'un des camions transportant des ouvrières avait été criblé d'éclats de bombes.

Mais le nombre des morts variait de trois à dix-sept selon les témoins.

L'impression fut profonde et dès le lendemain la circulation se fit plus dense sur la route en direction du sud-est.

Rien d'un mouvement panique d'ailleurs.

A midi, le communiqué annonçait le début de l'attaque sur la Somme.

— La guerre se décide maintenant, me dit Rignot. Si un front se constitue, tout est possible, sinon l'affaire est réglée dans un mois !

Et il eut un geste fataliste en concluant :

— Attendons !

Les deux jours qui suivirent, on put croire que le front se constituait.

Illusion que détruisaient les communiqués mentionnant Aumale et les faubourgs de Rouen.

— Sans être grand stratège, dis-je au lieutenant, il devient clair que si tout continue ainsi et que nous ne bougions pas, nous serons encerclés sans même avoir vu un Allemand.

Et Rignot avait levé les bras d'un geste familier qu'on restait libre d'interpréter à son gré.

Cependant, les alertes devenaient rares.

C'est-à-dire qu'on ne signalait plus le passage des avions ennemis...

Lorsque nous entendions un bombardement un peu vif à proximité, le chef de section décidait lui-même s'il convenait de nous mettre à nos postes.

Une nuit ne se passait plus sans deux ou trois canonnades.

Lorsque je n'avais pas à me lever, je dispo-

sais mon casque de telle sorte que je pusse y enfouir la tête et ayant ainsi fait le maximum pour me protéger, je me rendormais rapidement.

Pour être tout à fait véridique, j'avoue n'avoir guère dormi les premières nuits de bombardement, mais en trois jours je m'y étais, pour ma part, très bien accoutumé.

Au contraire, le ronflement si curieusement rythmé des moteurs allemands, me réveillait encore lorsqu'il était très proche.

Cependant les cavaliers motorisés rejoignaient Nantes. Fontenay pour quelques jours, quelques heures reprenait son paisible aspect de village sans histoire.

Les femmes, inquiètes, venaient plus souvent en visite. Devaient-elles partir ? rester ?

Certains me demandaient conseil et je répondais invariablement :

— Si tu as un logis à la campagne, fais les partir, sinon, qu'ils restent.

La buraliste de Fontenay, une digne matrone un peu barbue et déhanchée, mais aussi fine cuisinière que ronde et large de taille, sa petite servante Irène dont le visage était un perpétuel sourire d'enfant heureux de vivre, la « Tante », une autre débitante, ainsi nommée pour sa gentillesse d'ailleurs de bon aloi avec les soldats, les ouvrières de la poudrerie,

les paysans commençaient à s'inquiéter eux aussi.

Mon logeur, le menuisier, vieil artisan d'Action Française, me répétait chaque matin lorsque j'arrivais pour faire ma toilette dans la chambre où je ne dormais plus :

— Maurras avait raison ! Il ne voulait pas qu'on déclare cette guerre.

A quoi je ne manquais jamais de répondre :

— De toute façon, la République est bien foutue... Espérons que la France ne le sera pas aussi.

*
*

Le dimanche et le lundi, le nombre des automobilistes qui traversèrent le village fut encore en augmentation sur les jours précédents.

Commencée le 10 mai, la débâcle nous atteignit le 10 juin au soir.

Ce jour-là, j'avais appris par ma fille que les examens de la Faculté de Droit qui devaient avoir lieu le lendemain étaient ajournés « en raison disait l'affiche du danger des bombardements aériens ! »

Ma famille résidait alors à quelque vingt kilomètres au sud de Fontenay et, en accompagnant ma fille à la gare de Ballancourt, je lui avais vivement recommandé de dire à sa mère que je conseillais le départ dès le len-

demain matin, pour la maison de Séguret, en Vaucluse, sans essayer de repasser par Paris.

Puis j'étais revenu à Fontenay par le village de Ballancourt.

Devant la fenêtre ouverte d'une villa, j'entendis ainsi l'indicatif de la radio française et la voix du speaker qui annonçait une communication de M. Paul Reynaud, président du Conseil.

— « La France ne peut pas mourir » avait conclu le sinistre petit bonhomme après avoir fait part de l'entrée en guerre de l'Italie.

Regagnant mon poste, je pensais :

— Si elle est encore, quelque temps, conduite par des hommes de cette espèce, la France tout au contraire, ne va pas tarder à mourir !

Les informations de la radio du matin arrivaient vite aux positions. Au contraire, celles du soir, n'y parvenaient que très exceptionnellement. Et c'est moi qui fis l'annonce de cette nouvelle catastrophe.

— Allons, tant mieux ! Qu'on en finisse vite, dit Michou. On a encore une petite chance de ne pas faire tout de suite des cadavres, de beaux petits cadavres, si ça s'arrête maintenant. Si ça dure, on n'en reviendra pas.

Tous les commentaires que j'entendis, avant de me glisser sous ma toile, ne furent que des variations sur ce thème.

L'effroyable coup de folie qui avait lancé dans la guerre des hommes habitués tout naturellement, à mettre leur vie au-dessus de tout, apparaissait avec une pitoyable évidence. Sans compter, au surplus, l'insuffisance des matériels et l'indigence de pensée des Etats-Majors. Comme je ne parvenais pas à m'endormir, je ressortis et me promenais à l'orée du bois, plein de bruissements que dominaient l'éclat d'un chant de rossignol.

Rignot fumait sa pipe devant son abri. Il vint à moi :

— La partie est jouée, elle est perdue...

— Si Reynaud était arrêté ce soir et fusillé demain matin, nous pourrions encore limiter les dégâts. Mais il s'obstinera. Ce matin Ké-rillis parlait de tenir derrière l'Adour... Ils se transporteront à Alger, puis à Tombouctou et il ne restera rien de la France !

— Ça, me répondit Rignot, ce n'est pas encore fait. Si le commandement décide de conclure l'armistice, Reynaud devra bien s'incliner. Attendons, concluait-il, nous ne pouvons plus rien.

XIV

Une nuit, je crois assez calme suivit. Avec mon groupe, je devais prendre la garde à trois heures.

L'aube, ce matin du onze juin eut un retard de près d'une heure.

Pourtant la nuit avait été claire et rien n'expliquait ce phénomène.

La brume où se déchirait la nuit à l'est ne ressemblait en rien aux vapeurs habituelles du matin. Cela formait une sorte de brouillard noir, comme nous n'en avons encore jamais vu. Et à l'heure du lever du soleil, le disque était apparu comme au travers d'un verre fumé, tel qu'on en vend les jours d'éclipse.

On ne distinguait rien à cinquante mètres.

Le soleil était levé mais le jour ne paraissait pas.

Au contraire, le brouillard noir s'épaississait.

Les visages blêmes des hommes prenaient des teintes sales, semblables à la paume des mains de nègres.

— Alors c'est pas la fin de la guerre, c'est la fin du monde, dit quelqu'un.

Très perplexes, nous observions, ce grand voile qui nous enveloppait.

— Ce brouillard-là n'est pas naturel, il a été lancé pour empêcher les avions de voler...

— C'est un dépôt d'essence qui brûle...

— Et tu ne vois pas de foyer !

— C'est un brouillard pas comme les autres.

La preuve... tiens...

Pallut exhibait un mouchoir qu'il venait de

passer sur son visage. Une traînée noirâtre maculait le linge.

Lorsque vers six heures le lieutenant sortit de son abri on l'accabla de questions.

Mais il ne pouvait lui aussi que conjecturer et à son habitude il concluait :

— Attendons, on finira bien par savoir...

J'avais écrit quelques lettres et vers neuf heures, sans qu'il y ait eu le moindre changement dans l'état du jour je partis comme chaque matin poster le courrier.

Le chauffeur qui assurait la liaison entre les sections et les P. C. de Villeneuve et de Châtillon ne m'avait pas apporté les journaux comme à l'ordinaire et j'étais assez impatient de les lire.

Je me hâtai donc malgré l'incommodité que présentait le port d'un lourd fusil en bandoulière, devenu obligatoire pour le moindre déplacement.

La voiture de liaison était précisément devant le P. C., le chauffeur venait d'entrer et comme je l'y suivais je me heurtai au lieutenant.

— Ne vous pressez pas... Il n'y a plus de courrier et plus de journaux.

— Plus de journaux ! C'est que Paris est évacué. Mais plus de courrier ? Qu'est-ce que ça

veut dire? Il y a toujours eu des courriers pendant l'autre guerre.

— Eh ! oui, avec plus ou moins de retard. Vous voyez, cette guerre ne ressemble en rien à la précédente. Oh ! vous pouvez toujours laisser vos lettres au bureau.

— Et la Radio ?

— La radio est muette ou du moins on ne l'a pas trouvée sur Paris-P.T.T.

Je fis rapidement ma toilette et comme je disposais encore d'une demi-heure avant de rejoindre mon poste, j'achevai la lecture d'*Egmont*. Je rangeai soigneusement ce mince volume où tant de Goëthe successifs s'expriment si distinctement, je le plaçai dans la pochette de mon sac à dos avec un petit dictionnaire allemand-français imprimé à Leipzig.

— Pas de courrier, pas de journaux !

La nouvelle se répandait aux positions.

— Qu'est-ce qu'on fout ici maintenant ?

— Les ouvrières doivent rejoindre Toulouse, la poudrerie est évacuée...

— Alors on ne va pas rester là pour les champs de haricots !

— C'est au contraire les champs, de haricots comme les autres, et les bornes-fontaines aussi qu'on aurait dû pouvoir défendre.

Paul Reynaud avait cru river son clou au docteur Goebbels en lançant un jour : « plus

de mitrailleuses et moins de bornes-fontaines ». Il croyait répondre au fameux : « Mieux vaut des avions que du beurre ! » Il n'avait rien compris à la formule qui voulait dire : « Avec des avions, on ne reste pas longtemps sans beurre ».

Et rien n'était plus absurde, que d'opposer les fontaines villageoises aux mitrailleuses puisque les mitrailleuses sont faites pour garder les bornes-fontaines ou en conquérir de nouvelles...

J'avais fait cette réponse spontanément et je fus étonné de l'attention qu'on apportait à l'écouter.

Mais bien d'autres propos allaient suivre.

M. de Loynes, en revenant sur son vélo moteur de la poudrerie où il était mobilisé en qualité de capitaine du génie, s'était arrêté quelques minutes aux positions pour parler à Rignot.

Et celui-ci nous avait confié aussitôt :

— Le comte vient d'apprendre que l'U.R.S.S. a envoyé un ultimatum à l'Allemagne et que selon d'autres nouvelles, également sérieuses, la Turquie et la Yougoslavie seraient en guerre avec l'Italie !

J'avais manifesté mon scepticisme ce qui avait permis aux quelques éléments commu-

nistes de la section de révéler candidement le fond de leur cœur.

— Tu verras, ça peut être bientôt ou dans deux ans. Mais c'est Staline qui tient le bon bout... Et ton grand Jacques — mon amié pour Doriot comme ma collaboration à *l'Emancipation Nationale* n'étaient pas ignorées — il pourra se tirer, et vite...

— En tout cas, si aujourd'hui l'U.R.S.S. était en guerre avec l'Allemagne, ce que je ne crois pas, nous devrions signer la paix immédiatement.

Ce bruit, apporté une première fois par le comte de Loynes revenait dans le courant de la journée une bonne dizaine de fois des sources les plus diverses : une dame téléphoniste qui avait entendu la transmission d'un message officiel, un fonctionnaire, un officier, etc.

La génération spontanée de la fausse nouvelle ferait l'objet d'une bien curieuse étude.

XV

Cependant si notre route ne présentait aucune animation particulière, il n'en était pas ainsi à Fontenay et sur l'embranchement de la Ferté-Alais.

Depuis le matin, dans la brume noire qui donnait à toute chose un aspect irréel et lu-

naire, une file ininterrompue de véhicules de toutes sortes, autos, camions, attelages divers, fourragères encombrées de pauvres mobiliers bloquaient la route.

Encore cet embouteillage de la route de Corbeil à la Ferté-Alais était-il peu de choses.

— Nous avons dû quitter, disait un automobiliste qui emportait précieusement comme tant d'autres, un matelas sur le toit de sa voiture, la route nationale. On avance à dix à l'heure. Les voitures occupent toute la largeur de la route et il n'y a pas de service d'ordre. Ah ! c'est une belle pagaïe...

En somme notre route était nettement privilégiée, puisque, le village franchi, les voitures pouvaient repartir tout doucement vers Ballancourt et la Ferté.

*
**

Ces vingt-quatre heures nous avaient semblé longues, moins toutefois que les suivantes qui furent là répétition exacte des premières jusqu'à l'annonce du départ.

Deuxième jour sans lettres, sans journaux.

Les fausses nouvelles de la veille n'ont évidemment reçu aucune confirmation, et le flot des voitures chargées jusqu'au toit — mais pourquoi emportent-ils tous un matelas ? — devient de plus en plus dense.

Nous ignorons les communiqués.

Une grosse pluie mouille la campagne et abrité sous ma tente j'écoute l'eau battre furieusement la toile qu'elle ne peut traverser.

Il n'y a plus la moindre canonnade. Les avions ont disparu du ciel mais les trains, au bas du terrain où nous campons, roulent encore dans les deux sens.

Je les ai longuement écouté cette nuit.

Les ouvrières du Bouchet qui s'arrêtent si volontiers devant notre poste de garde expliquent les ordres et les contre-ordres.

— Lundi nous avons reçu l'ordre de partir. Mardi il n'en était plus question. Et ce matin il faut à nouveau s'en aller... Mais il n'y a plus de train pour nous ! Par nos propres moyens qu'ils disent...

— Moi ! c'est midi sonné. Je reste ici. On verra bien. Les Fritz y seront pas plus cochons que nos chefs de services.

— Si un petit vieux bien gentil me fait une place dans sa voiture, je ne dis pas non...

Les coups d'appel de la sirène à six heures et demi renouvelés, un quart d'heure plus tard n'avaient pas retenti ce matin-là et midi fut également silencieux. Signe sensible de notre inutilité.

Et toujours le flot grossissait des fugitifs.

A Fontenay même, les fermiers commençaient à préparer les hardes à emporter.

L'émotion était telle que je pus aller cueillir des cerises chez le voisin de mon logeur, sans qu'il voulut recevoir un sou !

Le lieutenant était revenu assez perplexe du P. C. de Vert-le-Petit. Il n'y avait pas d'ordres.

— Bien sûr, avait dit le capitaine, le départ est imminent. Mais jusqu'à présent toujours rien.

Rignot venait de me faire cette confidence, lorsque Lignac sortit de l'abri du téléphone en brandissant un message.

— Mon lieutenant, voici un ordre pour la réquisition immédiate d'un camion et d'un tracteur avec son conducteur...

Ce soir-là, je devais pour la première fois depuis mon retour du stage retrouver ma chambre et j'étais sur le point de m'endormir lorsque mon voisin, le sergent qui avait remplacé Robinat rentra chez lui avec sa femme.

Comme nous n'étions séparés que par une porte et une cloison très mince, leur conversation me laissa sans espoir de me rendormir.

J'appris ainsi que Savigny-sur-Orge avait éprouvé de gros dégâts au cours des derniers bombardements.

100 NOS MITRAILLEUSES N'ONT PAS TIRÉ

Elle partait et retrouverait le lendemain matin ses enfants à la gare d'Etampes.

Puis un peu avant minuit, des coups violents frappés à la porte précédaient l'annonce du départ fixé à deux heures.

La nuit était froide et brumeuse lorsque j'arrivai aux positions, où des rayons de lampes électriques trouaient continuellement l'obscurité.

On aurait pu tout aussi bien installer des projecteurs.

Les aviateurs ennemis étaient en mesure de se montrer généreux. Ils n'y manquèrent pas.

Démonter et plier une tente mouillée est une tâche désagréable que j'achevai pourtant assez rapidement. Assez rapidement pour constater qu'il ne pouvait être question de départ à deux heures.

Les pièces étaient encore en batteries et les caisses de munitions, une vingtaine, toutes dans leurs abris. Et le tracteur et le camion n'étaient pas là.

Je retournai alors à Fontenay où s'achevait le déménagement du bureau de la section.

Des ombres s'agitaient aux portes de chaque maison.

La lumière filtrait sous les fenêtres de Menez.

— Il ne perd pas une minute, pensai-je de

ces dernières heures avant le départ. C'est plus dur pour lui que pour nous.

A l'aube, le tracteur était arrivé aux positions. On procédait aussitôt au chargement. Les pièces et les caisses de munitions soigneusement disposées formeraient des sièges et les bâches, destinées à protéger les mitrailleuses de la pluie, des toiles de tente très appréciées en même temps que des hamacs !

L'heure militaire, en France du moins, est une formule absolument vide de signification. A quatre heures et demie il n'était pas encore question de départ.

Pourtant la section était rassemblée. Le camion rempli des objets les plus divers ; on avait emporté jusqu'à des morceaux de tôle ondulée « qui pourraient servir dans nos nouvelles positions » sans oublier le moindre tuyau de poêle. L'ensemble était grotesque et dérisoire.

Ces nouvelles positions où seraient-elles ? On savait, sans plus, que nous partions pour une localité de Seine-et-Marne.

— Première étape, précisait Lenoir, ensuite nous ne savons pas. Il faudra recevoir des ordres.

Un peu avant cinq heures arriva le lieutenant dans la voiture de liaison,

Menez, qui m'avait rejoint, silencieux, ne me quittait pas.

— Tout le monde est là ?

— Oui, mon lieutenant répondit Lenoir.

— Alors embarquez-vous. Ceux qui veulent suivre à bicyclette le peuvent.

Il y avait aussi deux voitures appartenant à des hommes de la section, l'une à Clodion et l'autre, une guimbarde de dix ans, à l'un des vieux de la dernière guerre.

Ainsi l'armée française était-elle motorisée. Fusils et baïonnettes avaient pris place au petit bonheur dans le camion et les deux autos.

Je me hissai sur une caisse à munitions où je réservai une place à Menez, après m'être assuré que mon vélo était bien en place dans le camion.

— En route, dit le lieutenant, que les cyclistes suivent ma voiture, ensuite le tracteur, le camion et les deux autos.

XVI

Dans cet ordre le cortège se mit en marche.

Cahotant et soufflant attelé à sa vaste fourragère, le camion chargé de ferrailles et de tuyaux de poêles et les deux guimbarde avec des valises et des couvertures arrivèrent ainsi non sans peine, à Ballancourt.

Cet ahurissant défilé obtint le succès de curiosité que l'on devine.

— Encore un morceau de l'armée de Bourbaki qui se débîne !

Menez, assis à côté de moi, l'œil fixe, n'avait pas dit un mot depuis le départ. Et voici que soudain il éclatait en sanglots.

— Allons, ne t'inquiète pas, tu laisses les tiens chez de braves gens. S'ils peuvent encore partir ils les emmèneront avec eux, sinon, sois tranquille, les Allemands ne leur feront pas de mal. Ils admireront les bonnes têtes blondes de Bretons qu'ont tes gosses...

Menez consentait que j'eusse raison. Mais ce garçon n'avait jusqu'à ce jour vécu que pour sa « petite famille » comme il disait, dignement élevée au prix de rudes sacrifices et de prodiges d'habileté ménagère de sa femme comme de lui-même.

La séparation le déchirait. Cet accès de désespoir si intense forçait au silence les brailards qui avaient pris place dans la fourragère et tout étonnés, ils lançaient à la dérobée des regards un peu honteux sur notre groupe.

La caravane pendant ce temps avait franchi les quatre kilomètres de Ballancourt à Chevannes. Au carrefour la voiture guide et les cyclistes avaient disparu, les deux autos

avaient suivi et nous restions avec le camion incertains sur la route à prendre.

La 202 de liaison fort heureusement rebroussa chemin et le cortège repartit.

Pas pour longtemps. A deux kilomètres de la route nationale la circulation était interrompue par un flot de voitures qui ne parvenaient pas à pénétrer sur la grand'route.

Elles avaient emprunté des chemins de traverses pour éviter l'encombrement, elles retrouvaient la cohue aggravée dix kilomètres plus loin.

Nous savions désormais que notre première étape devait être Villemer, un village entre Nemours et Montereau à quelques kilomètres de cette ville.

— Si ça va comme ça, nous n'y serons pas ce soir !

Bientôt camion et fourragère se vidaient.

Par petits groupes les bonhommes s'égaillaient dans les bois, lançaient de grasses plaisanteries aux femmes campées sur l'herbe, près des autos.

J'avais entraîné Menez qui reprenait possession de ses nerfs et demandé à Rignot l'autorisation d'aller jusqu'au carrefour de la grand'route.

Pendant que nous nous glissions entre les voitures, le flot s'était remis en marche trois

fois pour une avance de moins de cent mètres.

Et nous étions arrivés à la grand'route.

A perte de vue en direction de Paris et de Fontainebleau ce n'était qu'un immense fouillis de véhicules civils et militaires enchevêtrés les uns dans les autres. Il y avait aussi des officiers dans des voitures civiles avec des femmes.

Les nerfs des conducteurs, si facilement irritables d'ordinaire, supportaient sans faiblir cette épreuve d'un nouveau genre, pas de cris, peu de protestations. Les uns somnolaient au volant de leur voiture, les autres crispaient sur leur changement de vitesse une main impuissante. Les plus extraordinaires records de lenteur furent certainement battus sur ces routes. Mais la rive gauche de la Loire semblait encore à tous le havre du salut et nul ne désespérait de l'atteindre.

En réalité comment renoncer à suivre cette colonne sans fin ? Intégré dans cette masse il ne fallait plus songer à s'en détacher.

Pas un gendarme, pas un agent, pas un garde pour assurer le plus petit service d'ordre.

— Tu vois ce n'est plus la peine de faire partir ta famille, dis-je à Menez. Il est trop tard.

Un soleil éclatant, bien qu'il ne fut encore que sept heures, illuminait cette panique.

Parfois, sans qu'on sût pourquoi, un petit mouvement se produisait, le flot avançait de cinquante mètres et s'arrêtait.

Je m'adressai à un groupe installé dans une petite clairière où s'échappait une bonne odeur de café :

— Vous êtes là depuis combien de temps ?

— Mais depuis hier au soir six heures. Mon mari rejoint son usine en Saône-et-Loire. Il devait être arrivé ce matin.

— Je ne m'y vois pas encore !

On nous offrit le café, et tirant de mon sac quelques provisions nous prîmes place sur l'herbe pour un premier repas de hasard.

Des coups de sifflets répétés, sur la route, nous firent alors lever la tête. C'était un officier qui prenait sur lui d'organiser, autant que faire se pouvait, cette inimaginable débandade.

— Il faut dégager le côté gauche de la route pour le trafic des voitures militaires.

Comment s'y prit-il ? Le fait est que vingt minutes plus tard un fragment de route était déjà libre.

Restait à réussir la même opération à la jonction des deux routes.

Encore un quart d'heure et c'était fait.

Nous revînmes alors en hâte à nos camions.

Le lieutenant Rignot attendait patiemment dans sa voiture.

— Mon lieutenant, lui dis-je, si nous ne faisons pas nous-mêmes la police de la route, nous n'arriverons jamais. Un capitaine vient de commencer. Nous allons pouvoir rouler sur le côté gauche. Mais il faut continuer à assurer le passage.

— Faites donc !

Et toute la matinée je me transformai en ordonnateur de la circulation.

Le flot des voitures militaires s'écoulait à la vitesse d'un fantassin : il s'écoulait.

— Tenez votre droite...

— Ne doublez pas...

Une voiture bondée de juifs venait de s'engager dans l'espace ouvert :

— Vous êtes pressés, je comprends ça, mais tant pis vous allez reculer.

Je leur imposai de reprendre place dans le convoi des voitures civiles.

Vers neuf heures les premiers avions allemands firent leur apparition. Ils volaient à quinze cents mètres, dans un ciel dégagé, où ils traçaient, par de longues raies de fumée blanche la position des routes.

L'un s'amusa à dessiner une immense croix gammée.

— Les bombardiers vont venir, s'affolaient les femmes.

— Ne criez pas avant d'avoir-mal...

Mais les bombardiers ne devaient nullement venir ce matin-là.

Une heure plus tard nous quitions cette route incommode pour des voies moins encombrées, où nous allions pourtant rencontrer des charrettes de paysans fuyant l'invasion.

Les villages que nous traversions étaient tous dans la fièvre des derniers préparatifs de fuite.

Mais comme onze heures arrivaient, le mécontentement commença à se manifester dans la troupe :

— Alors ! On la saute aujourd'hui...

— On bouffe rien...

A vrai dire, nous avions reçu la veille du biscuit et des boîtes de singe. Mais les boîtes de singe avaient été placées au fond du camion et se trouvaient inaccessibles.

Bien entendu, les plus geignards réussirent à apitoyer des civils et devant la plupart des fermes que nous rencontrions, l'un ou l'autre descendait pour faire remplir un bidon, recevoir du pain, du fromage ou du lard.

— Nous n'avons rien mangé depuis hier...

Certains devaient répéter ce mensonge une

bonne douzaine de fois jusqu'au milieu de l'après-midi.

A dix kilomètres de Fontainebleau que nous devions longer sans pénétrer dans la ville, la route, dès la sortie de Fleury-en-Bière, avait été réservée aux transports militaires. Les voitures, les vélos, et le camion s'élançaient, distançant très vite le tracteur, que nous avions convenu d'attendre au carrefour de la Pyramide.

Deux femmes avaient été recueillies dans la fourragère, et une autre, portant culotte d'homme, dans le camion.

C'était Couturier qui l'avait prise sur ses genoux.

Menez et moi nous étions installés sur un pare-boue et un marchepied.

Vers quatre heures de l'après-midi nous avions atteint la Pyramide.

La route nationale y était sensiblement dégagée, et la police de Fontainebleau assurait une circulation possible à la cohue de véhicules.

Cohue comparable à celle d'un retour de Grand Prix ou d'une course à l'autodrome de Monthléry.

Entre Fontainebleau et Nemours, un de nos cyclistes faisait une chute et se foulait une

cheville. Par chance, il y avait encore, ce jour-là, un poste de secours sur la route.

A Nemours, nous retombions en pleine panique. Et l'on voyait refluer de la gare Saint-Pierre une masse de voyageurs.

Ils venaient d'apprendre que le dernier train était parti.

Le flot s'écoulait vers Montargis et comme nous prenions la route de Montereau, nous fûmes bientôt à peu près seuls, sur la route, avec des convois d'artillerie, que je supposais en marche, comme nous-mêmes, vers des positions, quelque part, au bord de la Seine.

Des paysans que nous croisions, nous regardaient passer avec des hochements de tête apitoyés.

Aux bois, avait succédé une vaste plaine silencieuse.

Vers la fin de l'après-midi nous étions à Villemer, un village de quarante feux, encombré de troupes de toutes armes.

XVII

Le capitaine nous attendait. Notre cantonnement était une grande ferme, à un kilomètre en pleine campagne.

On y accédait par un mauvais chemin de terre.

— Mettez immédiatement les pièces en batteries, commandait le lieutenant.

Il ne fallut pas moins de deux heures pour faire exécuter l'ordre...

— C'est déjà notre équipe qui a chargé les pièces.

— Pas toujours les mêmes !

Spectacle auquel j'étais maintenant trop habitué pour m'en étonner.

Un tour de garde n'était pas moins pénible à établir.

Il le fut enfin.

Allions-nous servir à quelque chose ? C'était la question que je me posais depuis mon arrivée, en voyant les avions allemands tourner au-dessus de Montereau et reconnaître la route que nous venions de quitter.

Lentement, le crépuscule descendait. Un fracas de canonnade le déchirait parfois et la terre tranquille reprenait sa sérénité trompeuse.

Une grange et un grenier, abandonnés le matin par d'autres troupes, constituaient le cantonnement. Le fermier mettait sa vaste salle commune à notre disposition.

Il nous céda aussi son vin, une piquette rosée amusante, à deux francs le litre.

Par petits paquets, successivement, nous fi-